

SHS ENQUÊTES

Licence 2 - 2020-2021

HABITER CONFINÉS !

Observatoire des situations habitées en période de confinement



Ce carnet présente les projets des étudiants de
Licence 2 - 2020-2021 dans le cadre de
l'enseignement de sciences humaines et sociales « enquêtes habiter »
sous la direction de Julie Gangneux-Kebe

ISSN 2650-8753

© École Nationale Supérieure d'Architecture de Bretagne (ENSAB), 2021
www.rennes.archi.fr

LES CARNETS ENSAB

SHS ENQUÊTES

Licence 2 - 2020-2021

HABITER CONFINÉS !

Observatoire des situations habitées en période de confinement

INTRODUCTION

Passé la stupeur de l'annonce, le jeudi 12 mars 2020, de la fermeture des établissements qu'ils fréquentent quotidiennement, les étudiants français ont eu trois jours pour réorganiser leur espace d'apprentissage et de travail. Chacun d'entre eux a composé tant bien que mal pour assurer, avec leurs enseignants, la « poursuite de l'activité » universitaire, et ce, dès le lundi 16 mars 2020. Parmi eux, les quelques 20 000 étudiants des 20 écoles nationales supérieures d'architecture (Ensa) du pays. De tous niveaux, de la Licence 1 au Master 2, ils ont dû recréer, voire inventer, en l'espace de quelques jours, un lieu d'apprentissage et de travail confortable et évolutif.

À la faveur de ce premier confinement, 122 étudiants inscrits en licence 1 et 2 à l'ENSA de Bretagne¹ ont mobilisé des méthodes socio-anthropologiques d'approche du logement d'avril à mai 2020 afin de restituer leur vécu durant cette période. Cette enquête fût conduite par les étudiants eux-mêmes, sur le mode de l'auto-enquête, en ayant recours à l'outil du relevé-habité, assorti de la production de textes courts, de notes d'observation. Elle a permis de documenter cet ordre de phénomènes inédits et de cerner la puissance de transformation des modes de vie par cette crise sanitaire, tout autant que de mettre en évidence des vulnérabilités, qui peuvent être révélées avec elle. En effet, les mesures de confinement et d'organisation des continuités d'actions par le télétravail mènent à une sollicitation inédite des espaces domestiques. Se pose alors la question de la capacité de ceux-ci à accueillir notamment les pratiques de télétravail qui se sont imposées dans cette période de pandémie, et notamment pour ce qui concerne le public particulier des étudiants, engagés dans des études supérieures en architecture.

Les espaces domestiques doivent chaque jour s'adapter aux diverses temporalités et à l'hétérogénéité des enseignements

¹ Cette auto-enquête a été menée en collaboration avec Elise Roy, ENSAN et Margaux Darrieus, ENSAPM _ 140 auto-enquêtes conduites par les étudiants de l'Ensa Nantes _ 122 auto-enquêtes conduites par les étudiants de l'Ensa Bretagne _ 7 auto-enquêtes conduites par des étudiants volontaires d'autres écoles. Ces enquêtes couvrent des logements de typologies variées, aux inscriptions territoriales également très diverses.

qui structurent les études en architecture aujourd'hui (cours magistraux, travaux dirigés, ateliers de projet, etc), ainsi qu'à la pluralité des outils qu'elles mobilisent (ordinateur, matériel de dessin et de fabrication de maquette). Les situations résidentielles des étudiants confinés peuvent être très différentes, selon qu'ils ont pu ou choisi de regagner leur domicile familial, selon qu'ils ont dû ou choisi de demeurer dans leur logement étudiant. Poser la question de l'isolement est ici bien sûr nécessaire, tout comme celle des ressources spatiales, dans ce temps de confinement.

À ces dimensions spatiales s'ajoutent celles des ressources matérielles, techniques et numériques ; et des cohabitations entre plusieurs télétravailleurs, ou « télé-étudiants » au sein d'un même logement. En fond de plan de ces questions spatiales apparaît donc très vite la question des inégalités des conditions de travail et d'apprentissage pour les étudiants dans cette période de confinement, à l'heure où l'accès au terrain relativement neutre que constitue l'école d'architecture est devenu impossible.

Inscrit.e.s de septembre à décembre 2020 au sein de l'enseignement de sciences humaines et sociales de licence 2 « Enquête habiter », les étudiant.e.s sont revenu.e.s ce semestre sur leurs propres auto-enquêtes afin de proposer à la lecture 16 thématiques explicitant la transformation temporaire de l'habitation en confinement. Cette analyse collective est restituée dans la première partie du livret. Dans une deuxième partie, les étudiant.e.s ont souhaité proposer trois thématiques ouvrant le débat sur cet « habiter confinés ».

La publication d'une synthèse des auto-enquêtes réalisées est présentée dans un carnet de recherche <https://habconfine.hypotheses.org/> conjointement aux travaux menés dans les autres ENSA.

L'enseignante
Julie Gangneux-Kebe

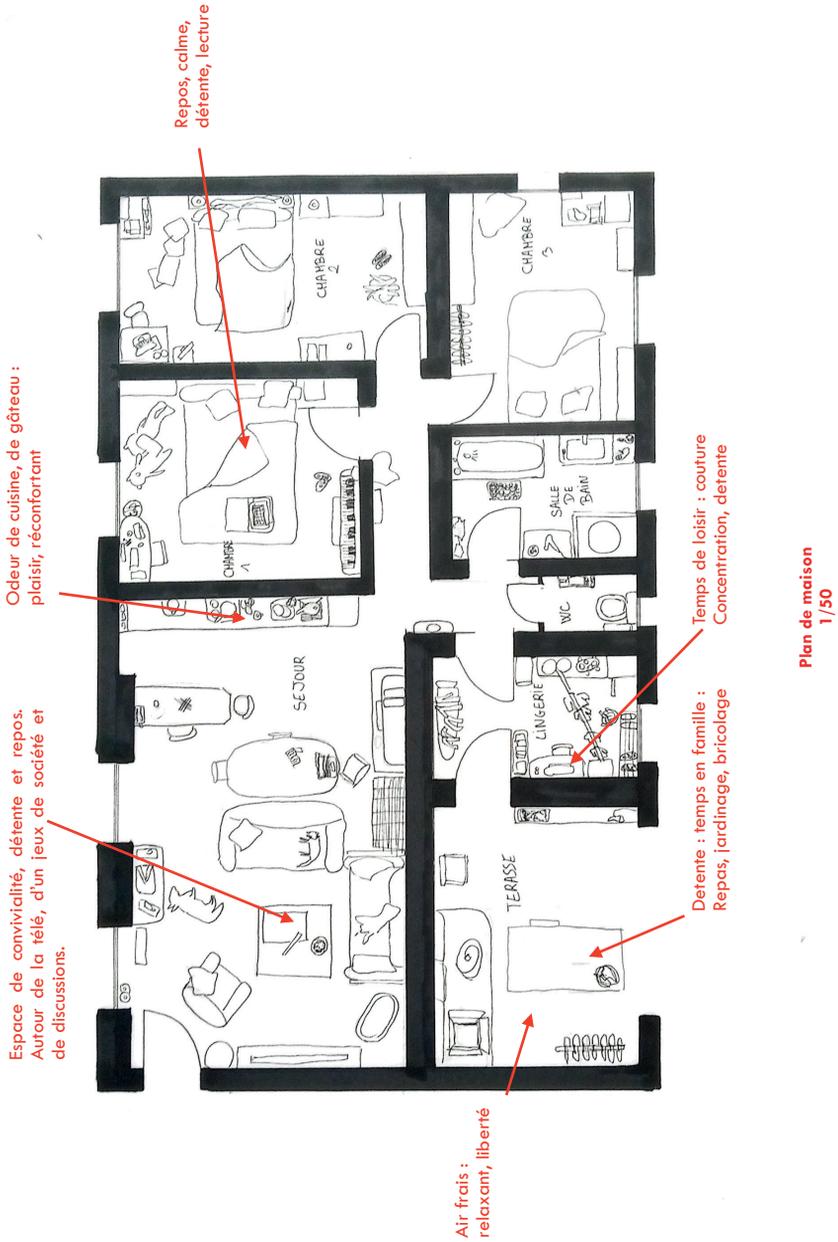


TABLE DES MATIÈRES

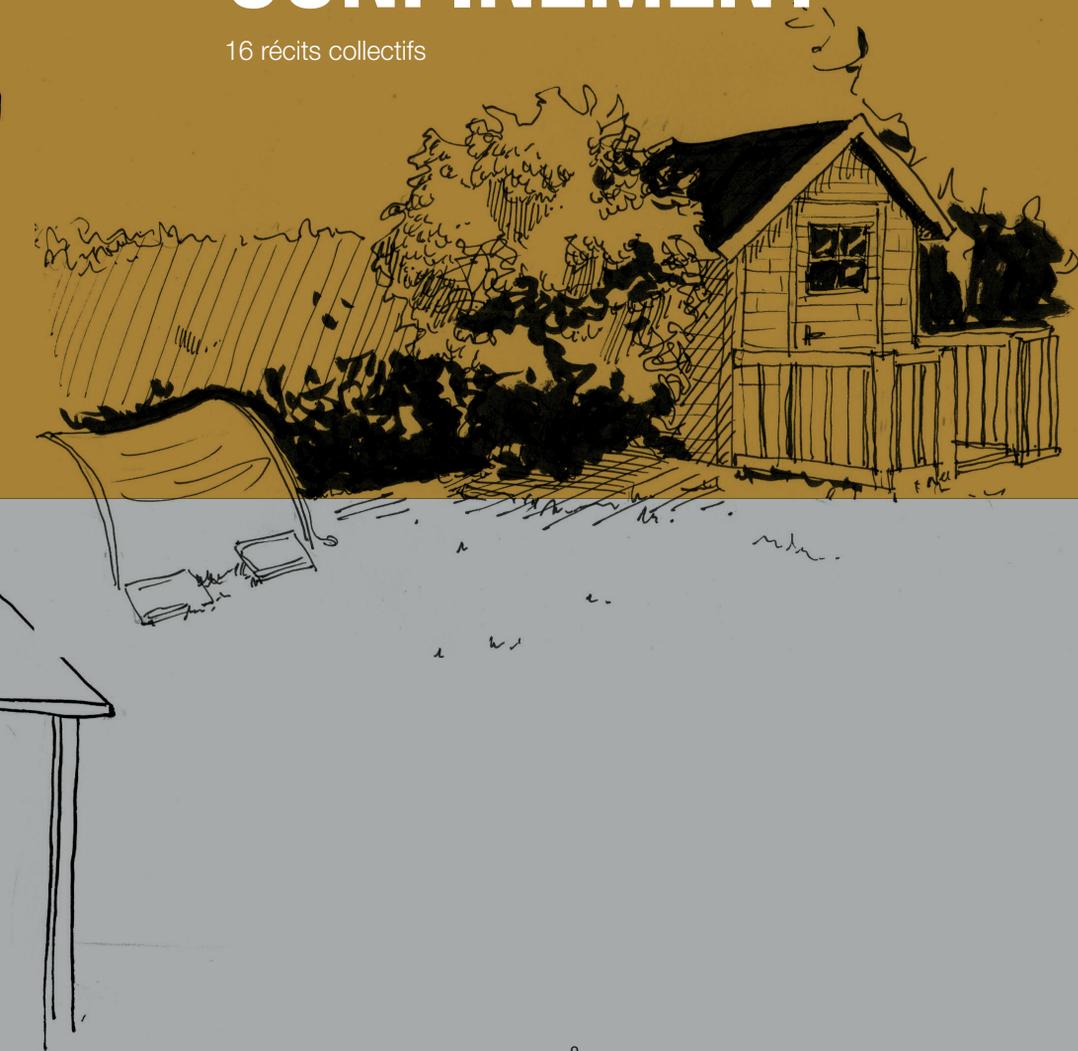
Introduction	p. 5
L’Habiter en confinement - 16 récits collectifs	p.8
La gestion du temps de travail	p.10
Notre lien aux écrans	p.12
Le retour dans le foyer familial	p.14
Comment vivre dans un micro logement	p.16
Confiné.e.s seul.e.s	p.18
Casse-croûte	p.20
L’alimentation confinée	p.22
Le sport, une échappatoire au confinement ?	p.24
(Co) habiter, les temps sociaux	p.26
Micro-espace, espace d’appropriation	p.28
Un temps pour soi	p.30
Conflits d’usage	p.32
Investir son extérieur	p.34
Vivre avec un extérieur	p.36
Rapports de voisinage	p.38
Une perception contrastée de la sortie	p.40
Dans la rue et confiné.e.s	p.44
Seconde vague	p.46
Photographier confiné.e.s	p.52
Remerciements	p. 56



Croquis réalisés par Mathéo DUQUESNE, 2020

L'HABITER EN CONFINEMENT

16 récits collectifs



LA GESTION DU TEMPS DE TRAVAIL

Cassandra BOUTELOUP, Come LELARGE, Josselin LE COZANNET,
Matthieu LEVÉ, Laurine HÉRISSON

Mots clés : travail, temps, organisation, planning, gestion, espace

Loin d'être un changement anodin, le confinement a révolutionné nos méthodes de travail. La mise en place fût souvent laborieuse mais différentes méthodes de travail et de gestion du temps ont émergé et se sont ensuite renforcées au fil du confinement.

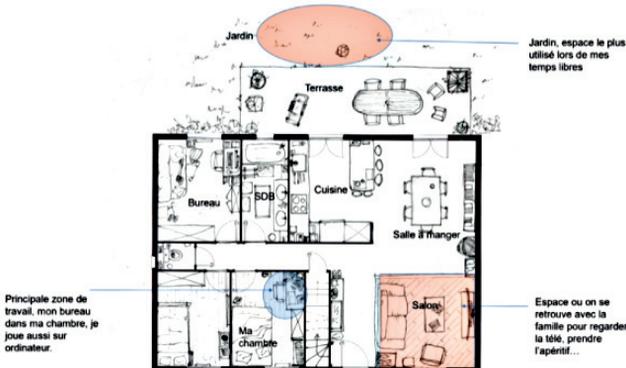
Bouleversement

Le confinement fût synonyme de changement de lieu de vie et d'environnement de travail pour beaucoup d'étudiants, la plupart d'entre nous ayant fait le choix de se confiner en famille. Les retrouvailles instaurent au début un air de vacances, renforcé par un temps de latence d'une à deux semaines dû à la mise en place des enseignements à distance. Pour tous, les tentations sont multiples et le travail passe au second plan dans ce climat de détente.

Retour au travail

Cette première phase s'est cependant rapidement achevée, laissant place à une charge de travail exponentielle accumulée sur ces premières semaines.

Ces demandes bousculent alors notre quotidien. Nous prenons conscience de la nécessité de nous remettre au travail. Malgré les incertitudes, des temps de travail s'instaurent peu à peu. La motivation est difficile à trouver, tant l'environnement est souvent inapproprié : espaces partagés, espaces de travail restreints ou non adaptés. Nous travaillons le plus souvent dans nos chambres mais certains espaces communs sont utilisés rendant la cohabitation parfois compliquée. L'organisation du temps de travail est entravée par les horaires familiaux. Un véritable rythme de travail est alors difficile à trouver, entrecoupé par la vie au sein de la maison et par les tentations multiples.



Plan maison réalisé par Mathéo Duquesne

À chacun sa manière

Si le confinement a modifié nos modes de travail, ceux-ci dépendent de chaque étudiant. Au travers des auto-enquêtes, nous avons donc distingué différentes catégories d'organisation du temps de travail durant cette période. Si certains étudiants ont affirmé que cela n'avait rien changé pour eux, d'autres avaient établi leur propre planning et d'autres encore n'arrivaient pas à s'organiser. Après le relâchement, beaucoup ont suivi scrupuleusement l'emploi du temps de base (ou leur propre planning). Ces élèves se sont donc imposés un rythme de travail qu'ils tentaient réellement de respecter. Nous avons pu remarquer que le rythme dépendait des possibilités spatiales.

En effet, l'établissement des plannings dépendait de différents facteurs, soit des personnes qui partageaient le logement et donc de la répartition des espaces, notamment pour les pièces communes. Certains étudiants profitaient parfois du salon, de la salle à manger pour avoir « un plus grand bureau ». Tandis que d'autres adaptaient l'espace de travail en fonction de la luminosité ou de la place que les travaux demandaient. D'autres ont même choisi d'utiliser les tables, les murs et le sol comme mode d'organisation. Certains ont alors décidé de consacrer la quasi-totalité du temps aux travaux. Ce qui comptait pour eux était de pouvoir travailler dans de meilleures conditions.

Déstabilisation

Cette période exceptionnelle nous a démontré les facultés d'adaptation mais aussi les difficultés à pouvoir suivre une nouvelle organisation. En effet, devoir s'organiser en très peu de temps lors du premier temps de confinement a été compliqué pour une partie d'entre nous. Mêler toutes sortes d'activités au sein d'un même espace en a déstabilisé plus d'un. Nous pouvons voir que la plupart d'entre nous avons été débordés en ce début de confinement. Ces difficultés d'organisation et d'adaptation sont dues dans la plupart des cas à nos espaces de travail (trop exigus, trop chargés, pas encore réellement définis...). Dans certains cas, elles sont aussi dues au fait que certains d'entre nous se sont sentis en « vacances » au début du confinement. Peu à peu, nous avons réussi à nous adapter et à ne plus être débordés dans notre travail, malheureusement ces difficultés ont perduré pour une petite partie d'entre nous.



Affichage des plannings par Come Lelarge

NOTRE LIEN AUX ÉCRANS

Perrine RENAULT, Léa RINGEVAL, Anna ROUX, Julie SOLDET, Anne VATIN

Mots clés : Écrans, ordinateurs, téléphones, réseaux sociaux, inégalités sociales, fragmentation

Au cours du confinement, les écrans sont devenus omniprésents dans notre quotidien. Nous avons cherché à établir le rapport aux écrans des étudiants de l'ENSAB, inscrit en L1, durant cette période. Que ce soit dans l'usage ou dans l'espace investi, les ordinateurs, les téléphones et la télévision ont influencé nos modes d'habiter. Ils ont mis en exergue des inégalités d'accès au numérique provoquant des incidences sociales et sanitaires.

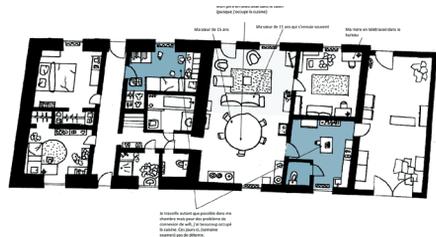
Le 17 mars 2020, une situation inédite a remis en cause nos formes habituelles de communication. Les écrans ont joué un rôle majeur durant le confinement, que ce soit à des fins éducatives, communicatives ou de divertissements. Ils nous permettaient de préserver une certaine continuité et normalité dans notre quotidien.

Quels usages pour quels espaces ?

Nous avons majoritairement sollicité l'ordinateur. Le manque d'adaptation des espaces a engendré des conflits d'usages. Chaque pièce devenant le lieu du distanciel, par écrans interposés : la cuisine, le salon, la chambre, le lit ont été mobilisés pour le télétravail en journée ; des jeux vidéo et des films le soir. Chaque espace a été mobilisé afin de parvenir à s'isoler et à briser la monotonie. L'écran restructure véritablement la frontière et l'usage des espaces afin de permettre la concentration de chacun, tout en poursuivant nos liens sociaux réels et virtuels. Nous appelons nos proches par téléphone ou par visioconférence. Ces discussions prenaient place dans le salon en famille ou dans une chambre sur un lit entre amis, des espaces plutôt propices à la détente.

Les appels en groupe en journée ont permis de préserver l'esprit de communauté de l'ENSAB. C'était une façon de nous rassurer : « avec

quelques camarades, nous nous appelions fréquemment pour nous entraider. Il nous arrivait de rester des heures en ligne, parfois sans se parler » nous raconte Tiphaine Bousseaud.



Plan habiter. Réalisé par Mathilde Gaudin

Pour sortir de cette « usine de productivité de travaux numériques » - Thomas Poiroux - et redonner à la maison son aspect apaisant, il a été important de nous accorder des moments de détente. Ils sont devenus des moments d'échappatoire : les films, les séries, les jeux vidéos ont souvent été la solution apportée. L'exposition permanente aux outils informatiques à créer un véritable "entre-soi" qui a investi tout l'espace de la maison. Seuls les espaces extérieurs semblaient avoir été épargnés et restaient des lieux de ressource où le numérique ne prenait par le dessus.

Une connexion permanente ? A quel prix ?

Le confinement a mis en exergue des inégalités sociales jusqu'alors insoupçonnées. Il serait trop abrupt de parler de fractures numériques à l'échelle de l'école d'architecture cependant nous pouvons noter certaines inégalités à plus petite échelle. Soit 22% des étudiants disent avoir un ordinateur partagé, près de 34% estiment avoir un matériel inadapté pour la réalisation des travaux demandés, d'autres rencontrent des problèmes de connexion internet...

Ainsi ces situations ont engendré des retards et demandé des adaptations. Le manque d'accès aux ressources était un facteur supplémentaire : "N'ayant pas la télévision, j'essaye de m'informer par moi-même : les réseaux sociaux, ma famille ou mes amis. Sans m'en rendre compte, j'accumule le stress de chacun, les interprétations des uns et des autres" - Julia Collas. De ce fait, ces inégalités matérielles ont eu des conséquences sociales.

Nous ne pouvons nier l'apport de confort des écrans à nos relations sociales. Ils se sont avérés très utiles afin de garder le contact durant ce confinement, pourtant, que ce soit au niveau de nos études ou de notre vie privée, ils étaient générateurs de stress. Les modes de communications entre nous, étudiants, et envers les enseignants s'avéraient très formels, réduisant toute part d'humanité au néant. « Le rapport avec l'école ne s'est fait qu'à travers la boîte mail étudiante pendant le confinement. [...] J'ai eu l'impression de répondre à des commandes pendant tout ce temps. » nous dit Elias Ruffault. Au sein même de l'habitat, le partage des espaces était un facteur de tension dans les relations : une solution s'isoler. Ce ressenti était alors décuplé par la poursuite des liens sociaux au travers du numérique.

Des conséquences sociales et physiques sont apparues. Durant cette période, 53% des étudiants ont été sujet à des maux de dos suite

à une mauvaise posture lors des temps de travail, due à un espace qui n'était pas prévu à cet effet. L'exposition quasi continue aux écrans a engendré des fatigues oculaires, des maux de tête, des dérèglements du sommeil, etc. Afin de pallier à cela, une minorité d'entre nous a décidé de limiter les heures de travail devant un ordinateur, le soir jusqu'à 20h, afin de limiter l'exposition continue.

Au travers de ce premier confinement, nous avons découvert que les écrans autrefois idolâtrés sont devenus des outils de fragmentation spatiale et sociale. Au moment du décon-

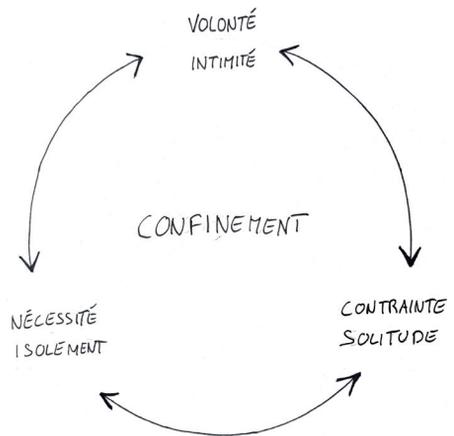


Schéma. L'absurdité de nos liens aux écrans.

Réalisé par Victor Busson-Prin

finement, nous avons éprouvé un véritable soulagement à les fuir et à nous promettre de ne plus refaire les mêmes erreurs. Cependant, depuis novembre 2020, nous sommes de nouveau confinés et confrontés aux mêmes difficultés. Alors que le numérique est décrit dans tous les discours comme la solution d'avenir, serait-il possible d'établir un réel équilibre entre le virtuel et le réel ?

LE RETOUR DANS LE FOYER FAMILIAL

Camille DENAIS, Mathéo DUQUESNE, Morgane FONTAINE, Mathilde GAUDIN, Thibault GIRARD, Raphaëlle GUIBRUNET

Mots clés : Réappropriation, Liens sociaux, Vie collective, Conflits, Interactions

Suite à l'annonce du confinement, nombreux sont ceux qui sont retournés dans le foyer familial en quittant leur appartement afin d'éviter la solitude. Retrouver sa famille subitement modifie alors les relations au sein du foyer familial. Nous allons nous demander comment le confinement a-t-il fait évoluer les rapports familiaux au sein du logement ?

Grâce à l'analyse des auto-enquêtes réalisées par la promotion de licence 1 durant le confinement, nous pouvons mieux comprendre quelles sont les relations que nous avons pu avoir avec nos proches pendant cette période. Selon cette enquête, 65 % des étudiants de licence 2 sont rentrés chez leurs parents tandis que 26 % ont vécu d'autres modes de confinement. 9 % des étudiants vivent déjà à l'année au sein du foyer familial. C'est donc 6 étudiants sur 10 qui ont vu leur quotidien changer radicalement durant ce confinement.

Étape 1 : un changement des habitudes

Il y a tout d'abord eu, au début du confinement, une réadaptation à la vie familiale que nous pourrions définir comme un ensemble d'interventions conçues pour optimiser le fonctionnement et le mode de vie à plusieurs. De plus, dû à l'éloignement géographique de la famille, certains étudiants n'étaient plus rentrés depuis le début de leurs études. Le confinement a ainsi entraîné pour eux une perte d'émancipation acquise à l'entrée des études dans le supérieur (6 mois plus tôt).

Il a fallu de même retrouver une place dans un lieu investi parfois différemment par les membres de notre propre famille. La réadaptation s'est faite selon l'occupation que nous avions des espaces de la maison familiale, selon

la manière de communiquer avec les membres de la famille et selon la manière d'organiser notre emploi du temps (en fonction des autres) en grande partie. Par exemple, Timothé Plouvier explique : « *mes habitudes de vie au sein de la maison ne sont pas dures à retrouver. Je reviens dans la chambre, que j'ai quittée il n'y a même pas un an et les repères de la vie lycéenne sont toujours là.* »

Étape 2 : un renforcement des liens affectifs

Au fur et à mesure du temps, de quelques jours à plusieurs semaines, les liens se sont renforcés avec notre entourage. En effet, nous avons eu le sentiment de profiter du temps passé avec eux. Par exemple, nous nous retrouvions pour participer à des activités en commun telles que la cuisine, le sport, les jeux de sociétés, les soirées films, etc. Une entraide s'est mise en place entre voisins d'un même quartier durant cette période difficile. Autre exemple, le rapprochement s'est fait par le biais du travail. Nous partagions nos espaces de travail avec un tiers : un frère, une sœur, un des parents. Ainsi, l'un pouvait motiver l'autre dans son travail et l'aider.

La majorité des interactions que nous avons avec une autre personne se faisait dans les espaces communs partagés et collectifs tels que la cuisine, le séjour et le jardin. D'autres fois,

ces interactions et ces liens étaient moindres lorsque les personnes étaient chacune dans leur espace privé à s'occuper, à travailler seules. Cependant, pour certains, il n'existait pas d'espace privé permettant d'être seul et d'avoir une échappatoire à cette vie collective.

Étape 3 : des conflits

Le partage des espaces domestiques a également mis en exergue des désaccords entraînant des conflits au sein du foyer familial. Ainsi, nous avons pu constater que des tensions devenaient visibles entre les membres de la famille comme le mentionne Anna Roux. « [...] mes parents et moi, ayant fort caractère, nous avons eu du mal à vivre tous ensemble tous les jours pendant deux mois. » Parfois passagères, les tensions ont, dans certains cas, perduré. Des conflits d'usages sont apparus lorsque des activités de caractères différents se sont retrouvées dans un même espace et ont ainsi généré des perturbations telles que le bruit, la

gesticulation... D'autres conflits sont également apparus pour les quelques-uns confinés dans d'autres foyers (la belle-famille) ; des conflits essentiellement liés à des modes de vie différents.

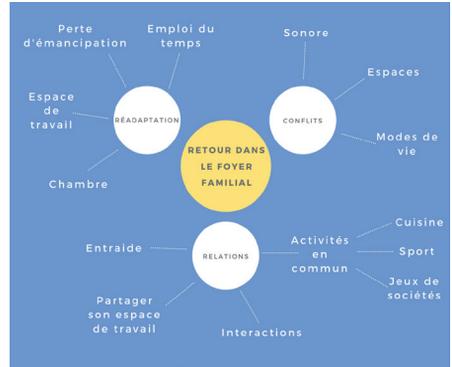
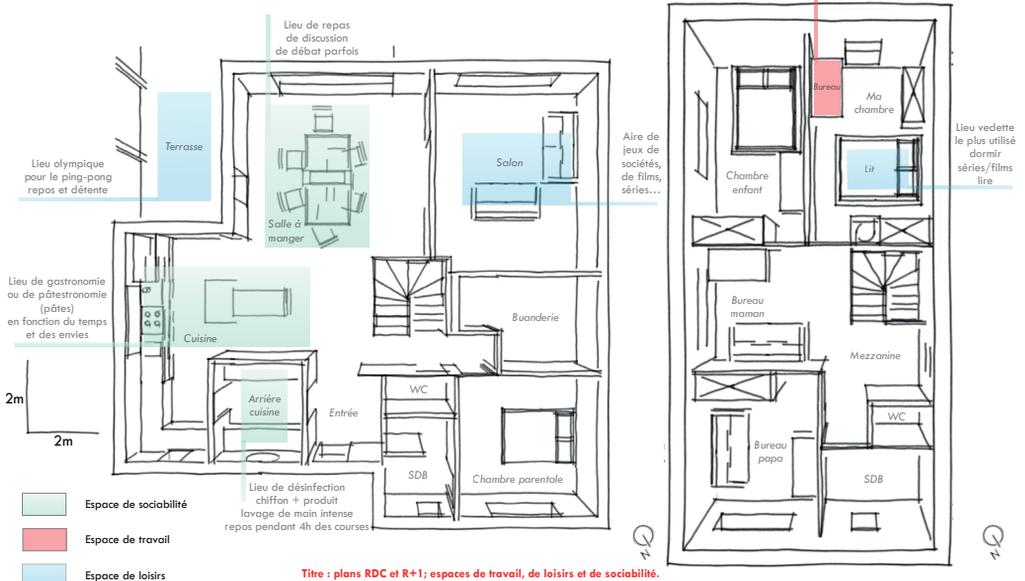


Schéma des situations du retour dans le foyer familial

15h56, 12 mai 2020, Avrillé



COMMENT VIVRE DANS UN MICRO-LOGEMENT

Yann JULIEN, Baptiste LE GALL, Nicolas LOISEL, Lucile MARQUET,
Andrei MARTIN, Margaux MOURLON

Mots clés : micro-logement, organisation du temps, petits espaces, réorganisation, confort

Pendant le confinement, la plupart des étudiant.e.s sont rentré.e.s auprès de leurs proches ; d'autres ont choisi de rester vivre dans leur petit logement. Nous expliquerons leurs raisons. Comment sous-diviser alors un espace si restreint ? Comment organiser sa journée, « garder le moral » dans un micro-logement ?

Nous définissons pour les besoins de l'analyse le micro-logement comme un logement exigu, principalement un studio, une chambre de bonne, une chambre en résidence universitaire, etc... Dans lequel les usages se confondent au sein d'un même espace (cuisine, chambre, salon...). Le micro-logement était très souvent de moins de 18m², considéré comme des chambres de bonnes. Ils sont généralement destinés aux étudiants puisque abordables ou aux personnes seules avec des revenus modestes.

Nous allons étudier précisément plusieurs personnes qui habitent des micro-logements. Cela au travers de plusieurs récits d'étudiants réalisés durant le premier confinement, et donc comment ceux-ci se sont appropriés durant cette période. Nos résultats démontrent les contraintes très variables d'un espace restreint à la nécessité de différencier temps de repos et temps de travail. Au cours de cette enquête, nous avons mené divers travaux de recherches. Afin de comprendre et d'approfondir notre sujet, nous avons mené différents entretiens visant à comprendre le vécu des personnes confinées dans ces micro-logements. Pour compléter ces entretiens, nous avons lu et exploité différents articles en lien avec notre travail.

L'organisation de l'espace en fonction du temps

L'organisation au sein des micro-espaces est très contrainte. La surface étant réduite, l'habitant tend à n'y être que pour des tâches essentielles et qui ne peuvent s'effectuer ailleurs. Seulement lors d'un confinement, cet espace se doit d'évoluer pour répondre à de nouvelles attentes. En effet, une première étudiante interrogée explique que son espace était très centré autour de son travail. De faits, elle avait en permanence vu sur son bureau. Elle a alors choisi de réorganiser son logement de manière à pouvoir dissocier les espaces et cela s'est avéré difficile au vu du manque de places. Cette organisation de l'espace demande énormément de rigueur mais peut s'avérer étouffante sur la longueur. La personne interrogée a en effet énormément souffert. Elle a vu son rythme se décaler, ses seules pauses se réduisant à grignoter sans faire de vrai repas. La proximité entre les espaces l'amenait à travailler sans cesse et la proximité avec la cuisine l'amenait à grignoter sans faire de vrais repas, fusionnant les activités, comme son logement fusionne les espaces.

Avantages et inconvénients

Les micro-logements sont souvent composés d'une seule pièce multifonctionnelle. Par

conséquent, tout est à portée de main et le rangement peut être très rapide. Il peut aussi être agréable de pouvoir modifier rapidement la fonction de la pièce pour répondre à ses besoins. Pour que cela fonctionne, une organisation importante et un équilibre matériel est nécessaire. Il est, en effet, difficile de stocker. Lors du confinement, les habitants des divers micrologements devaient faire les courses très régulièrement et se procurer du matériel était assez complexe. Ce n'est pas là le seul inconvénient : le micro-logement reste un endroit de passage, être confiné dans un espace si petit peut provoquer des souffrances et une sensation d'étouffement rapidement. Le second témoignage nous raconte une sensation de tourner en rond tout du long de la journée, tandis que le premier a changé de logement suite à ce confinement car il ne supportait plus d'y être.

Les micro-logements ne semblent pas conçus selon nos enquêtés pour y rester mais pour passer, se reposer quelques heures, manger et travailler.

Des micro- aux macro-logements

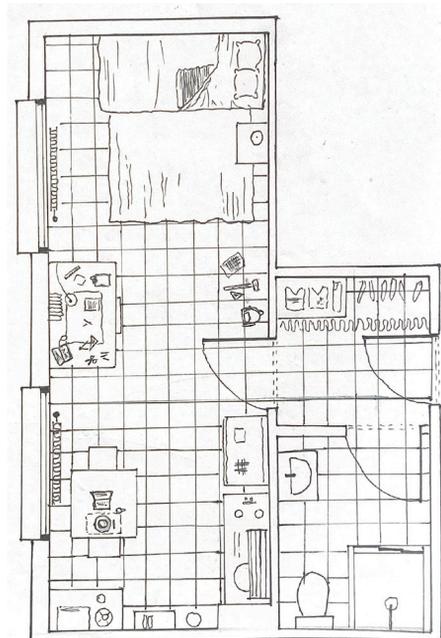
Les micro-logements seraient davantage pensés pour privilégier le coût au confort, offrant une solution abordable à des personnes ayant peu de moyens, tout en ayant une proximité nécessaire au lieu de travail ou d'études. Ils sont pensés pour être économiques. Les espaces s'entremêlent, il est alors difficile de les distinguer réellement. Par exemple, il n'y a plus "une cuisine", mais "un coin cuisine". Face à la contrainte, l'appropriation de l'habitat peut alors se révéler plus difficile. Il n'y a pas de pièces séparées par des cloisons.

Dans un logement avec des pièces distinctes, il est possible de changer d'état d'esprit en même temps que de changer de pièce. Réussir à dissocier les temps qui rythment une journée y est plus aisé.

Nous avons également remarqué lors des entretiens que le rapport à extérieur est plus limité. Il n'y a en général qu'une fenêtre, le cadrage est similaire tous les jours. Il en devient monotone.



Schéma Intérieur du micro-logement



Plan du micro-logement de Chaima Samir

CONFINÉ.E.S SEUL.E.S

Thomas POIROUX, Elias RUFFAULT, Inass SIF, Léonard TROEIRA,
Mathieu TRUCHET

Mots clés : #isolement #manque de lumière #organisation #désordre #appartement étudiant #silence #adaptation #organisation spatiale #organisation horaire #centre urbain #rennes #studio #isolé

À l'annonce du confinement, beaucoup ont été pris de court. Les étudiant.e.s s'étant confiné.e.s seul.e.s, sont resté.e.s dans la situation qu'ils/elles avaient avant le confinement. Ils/elles ont vécu dans leur logement étudiant rennais conservant le statu quo. Tous vivaient en ville. Une majorité logeait dans des studios où cohabitent dans le même espace : cuisine, chambre, bureau, etc.

Tromper la solitude

L'isolement et la perte de repères, sans les autres, est une épreuve qui procure stress et anxiété. Rapidement, les étudiants confinés seuls vont rechercher des contacts sociaux directs. La conversation manque ; ils se sentent seuls.

Alors, les nouvelles technologies de communication permettent de rompre partiellement le silence. Elles apportent un lien partiel avec l'autre : les proches, la famille, les amis. Les appels - de groupe notamment - sont quotidiens. Il s'agit parfois de partager un moment spécifique : un repas, un jeu, ou simplement, pour avoir l'impression de passer du temps avec quelqu'un.

Nous sommes même arrivés, au fil du temps, à rester connectés sans pour autant nous parler. Nous restions « en ligne ». Ce fut le cas par exemple de Mathieu Truchet, d'Inass Sif ou encore de Thomas Poiroux, tous trois étudiants en licence 1 et co-auteurs de cette planche. « Il nous arrivait d'inviter virtuellement l'autre chez nous le temps d'un après-midi. L'appel a donc pour fonction de retrouver la présence des autres et permet de structurer la journée, de la partitionner ».

Changer d'échelle

Pour une majorité d'entre nous, il n'y avait peu d'intérêts pour l'information journalistique. Nous vivions, comme hors de la société. L'extérieur n'avait plus d'importance. Le confinement était vécu comme un moment de flottement, un moment à part. Les discussions virtuelles devenaient l'unique moyen de nous informer sur le monde.

En conséquence, l'environnement sonore au proche revêtait une importance toute particulière. Nos logements étaient plus ou moins bien isolés. Nous prêtions une attention particulière aux bruits, qui nous parvenaient de la rue, depuis le palier, depuis les appartements voisins. Le bruit devenait insupportable au fil du temps. Ainsi, le voisin devenait familier ou encore le bruit de la rue fabriquait nos quotidiens comme le raconte Chaima Samir. Mais même bruyant, nos appartements restaient vides de toute présence. La musique, les podcasts, les appels brisaient ce silence comme des façons de tromper cette solitude, de combler ce vide.

Comprendre son rythme

Cette vacuité sociale se ressent profondément, ne serait-ce que pour le travail : en société,

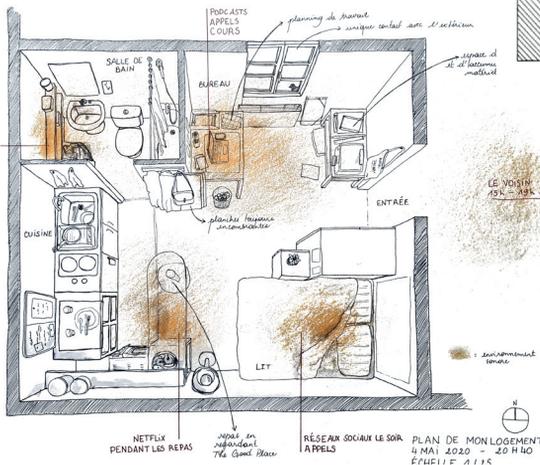
la comparaison aux autres, à la norme, est constante. Gaëlle Batas évoque de manière assez explicite dans son analyse que, sans point de comparaison, on ne mesure plus le temps à donner aux différentes tâches.

Problème récurrent en cas d'isolement prolongé, nous perdions petit à petit la notion du temps. Les personnes confinées seules font alors face à des problèmes d'organisation. Tant sur la journée que sur la semaine. La sensation de retard permanent est un des effets. Certains décident alors de s'imposer un emploi du temps rigoureux afin d'organiser leur travail. Nous observons dans le même temps un certain lâcher prise. Nos rythmes de vie et de travail furent ainsi mis à l'épreuve. Les étudiants confinés seuls se trouvaient alors en difficulté.

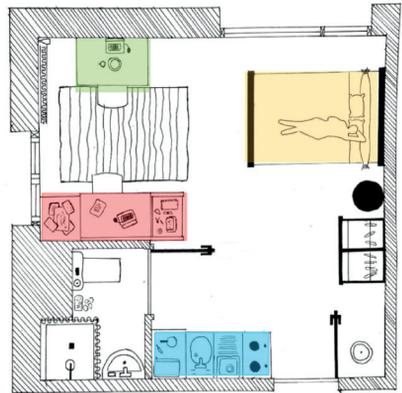
La routine et la monotonie s'installaient. Les jours de la semaine et les horaires de la journée, autrefois sociaux, se brouillaient. Tout n'était plus rythmé que par le travail. Celui-ci prenait aussi bien possession du logement que du quotidien. Nous ressentions le besoin de limiter l'espace travail à une partie du logement : un lieu "isolé", propice à la concentra-

tion. Souvent représenté par une chaise et une table, nous avons alors aménagé nos espaces de travail pour qu'ils se situent au proche d'une fenêtre, qu'ils établissent une relation directe vers l'extérieur. L'espace de travail était l'espace le plus éclairé de l'appartement. Dans certains cas, il continua de s'étaler progressivement, allant du lit jusqu'à la cuisine, pour envahir le quotidien.

Ce confinement a été pour les personnes isolées l'occasion d'explorer leur habitat, de le redécouvrir et de mieux se l'approprier. Chacun a ainsi adapté et subdivisé son espace en fonction du travail comme du loisir, du stress et de la détente. En conclusion, le confinement a fait naître un nouveau regard sur nos petits logements, de nouvelles perspectives d'habiter.



Plan habiter de son logement explicitant l'environnement sonore réalisé par Gaëlle Batas



Plan habiter de la partition travail/détente réalisé par Chaima Samir

Légende

- Espace de détente.
- Espace de travail
- Cuisine
- Espace de stockage/ table à manger

CASSE-CROÛTE

Paul ARMAND, Julia BAKUCZ, Maya BASSET, Claire BLOTTIAUX, Maïwenn COLLOBERT, Léo DANIELLOU-THOMAS

Mots clés : Repas, rassemblement, coupure, collectif, nomade, rythme

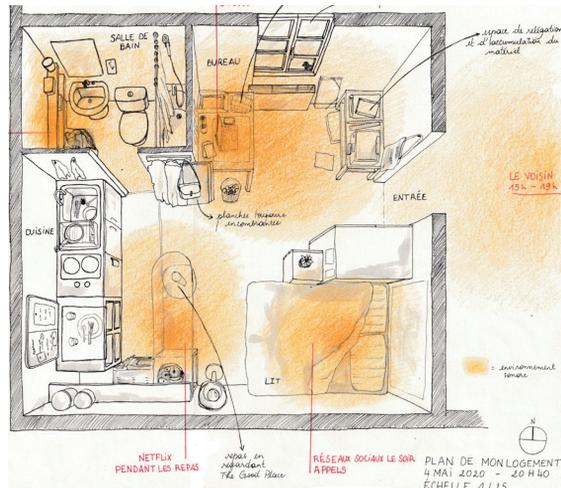
Durant le confinement, les étudiants ont dû choisir avec «qui» se confiner. Plus de 90% d'entre eux se sont confinés avec un proche. Beaucoup se sont retrouvés à vivre dans une nouvelle configuration sociale favorisant une redéfinition des temps sociaux. Le moment du repas perçu comme un moment social de partage ou un simple acte nécessaire pris une toute nouvelle dimension avec le confinement. Nous allons ici interroger comment le confinement nous a amenés à requalifier le moment du repas.

Un moment de détente

Pour nombre d'entre nous, le repas apparaît comme un moment de rassemblement (surtout) pour ceux qui sont avec leur famille. Ces moments sont souvent décrits comme une coupure, un changement d'activité qui donne un rythme et un cadre aux journées. Ils permettent de prendre du temps pour soi. 51% des sondés disent participer à la préparation des repas. « Les pauses et les coupures se font bien plus facilement car nous mangeons à des horaires plus ou moins fixes. De plus, il est assez agréable de prendre le temps de discuter, de cuisiner et de se retrouver lors du déjeuner. » explique Julia C. De plus, beaucoup d'étudiants décrivent les "apéros à distance" comme une réelle bouffée d'oxygène pendant leur confinement. Autour du moment du repas gravitent donc des enjeux sociaux de convivialité et de connexion avec d'autres personnes. Au sein du foyer familial, c'est souvent une aide au maintien d'un rapport au temps "sain". En effet, 67,3% des étudiants déclarent manger à des heures fixes. Andrei M. écrit, par exemple : « ce que je veux dire par rythme, c'est que je mange avec mes parents. »

Pour autant, le repas a aussi cristallisé une certaine perte d'autonomie pour les étudiants revenus dans leur famille. « Maintenant que je vis à nouveau chez mes parents, je me sens

"assisté". Je n'ai plus besoin de prévoir les courses ou chaque repas ce qui a des avantages et des inconvénients. J'ai plus de temps mais c'est surtout du temps de travail. Ces moments étaient un temps que je prenais pour moi, pour me détendre et penser à autre chose à Rennes » témoigne Paul A. Cette décharge devient au fil du temps une contrainte, révélant des rythmes de vie décalés. Le "repas en famille" devenant alors une contrainte. Pour les étudiants seuls, les repas prennent un aspect monotone. Il cristallise au contraire d'un moment fédérateur, une certaine solitude.



Plan du logement de Gaëlle B. lors du confinement



Cuisine de Coraline D.G. pendant le confinement

Une charge mentale supplémentaire

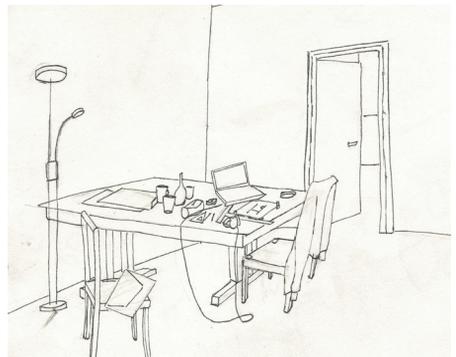
D'autres enjeux logistiques interviennent aussi dans le cadre des repas. N'étant pour la plupart pas habitués à prendre l'ensemble de leurs repas chez eux, les étudiants doivent organiser leurs menus à long terme. Il semble plus compliqué de varier son alimentation quand on a l'habitude de manger le midi au restaurant universitaire et chez des amis, de temps en temps. Il a donc été nécessaire de faire des achats moins régulièrement tout en prévoyant un nombre de repas plus importants. À ce sujet, Gaëlle B. écrit : « je passe plus de temps dans la cuisine, plus par nécessité que par réelle envie. » L'ensemble des corvées : courses, cuisine, vaisselle, ont ainsi été démultipliées alors même que certains états psychiques rendaient déjà difficiles la réalisation de ces tâches quotidiennes et que la charge de travail semblait colossale dans ce contexte.

Les problématiques rencontrées sont alors gérées différemment. Pour les uns, une certaine routine s'est mise en place. Pour les autres, ces tâches ont été déléguées à la famille. D'autres ont même choisi la livraison à domicile.

Un espace réapproprié

En déplaçant maintenant notre analyse vers les pratiques spatiales du repas, nous nous apercevons de la diversité des lieux. Ainsi, pour plusieurs, les repas prennent place dans le jardin, sur la terrasse, dans la cuisine... Il n'est donc pas étonnant de constater que la "salle à manger" est parfois réinvestie pour d'autres activités fédératrices comme des jeux de société ou une partie de ping-pong, par exemple. "Nouvelle tentative de jouer au ping-pong, aujourd'hui on a essayé de jouer sur la table dépliée de la salle à manger. C'est un peu mieux, c'est plus grand et surtout ça rebondit !" raconte Mathis G. Pièce la plus spacieuse de l'habitation, dans un moment où chacun cherchait à inventer un nouveau lieu de travail, la salle à manger devient ponctuellement un bureau éphémère hors des horaires de repas. Julie C. indique par exemple sur son relevé que la table est devenue un espace de travail partagé entre elle, son père et sa sœur. Maïwenn C. montre une table transformée en atelier d'architecture (recouvert de plans et de croquis), cohabitant avec un atelier de couture, sa mère confectionnant des masques sur la même table.

Pour d'autres, le temps du repas n'est pas assigné à un espace en particulier. Ce moment peut donc avoir un aspect plus "nomade". Certains étudiants mangent ponctuellement à leur bureau, dans leur lit, devant une série ou en extérieur pour profiter du soleil.



La table à manger utilisé comme bureau par Léa R.

L'ALIMENTATION CONFINÉE

Quentin FOSSÉ, Victorine GBADAMOSI, Julien GARNIER, Axel GIL, Mathis GRELAUD, Olivia LELIÈVRE

Mots clés : *alimentation, repas, achats, nourriture, commerce, cuisine, manger, religion, ramadan*

Nous souhaitons revenir sur la manière dont nous avons mangé _ dont nous avons fait nos achats alimentaires, préparé les repas et cuisiné. Le confinement a littéralement bousculé nos habitudes alimentaires. Quelles ont été les conditions particulières du confinement vis-à-vis de notre alimentation ? Comment ont évolué nos manières de nous nourrir en confinement ?

Cette enquête concernant nos rapports à l'alimentation a été réalisée au sein de la promotion de licence à l'ENSAB. L'analyse qui s'ensuit est donc le résultat de ces travaux.

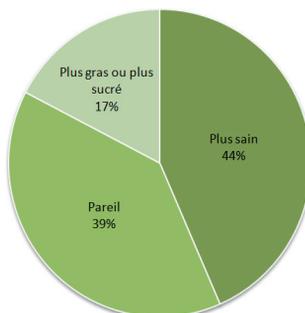
Le changement d'alimentation

Nos habitudes alimentaires sont modifiées. Pour une grande partie d'entre nous, notre alimentation serait devenue moins grasse durant le confinement. Cela s'explique notamment par le retour chez leurs parents cuisinant des repas plus variés. Le confinement permet d'avoir plus de temps pour cuisiner ou s'occuper du potager... À noter également que la fermeture des fast-foods favorise une alimentation équilibrée. Pour certains d'entre nous, à l'inverse, l'alimentation est devenue plus grasse et sucrée pendant le confinement. L'isolement, la fermeture des marchés et le temps court dédié à la cuisine entraîne une alimentation d'avant-garde déséquilibrée.

Les courses malgré tout

En règle générale, les étudiants n'ont pas changé leurs habitudes. La plupart d'entre eux ont gardé le même lieu d'achat : la grande surface. Cependant, quelques-uns ont trouvé des alternatives : utilisation du système drive, achat dans le magasin le plus proche, livraison à domicile, récolte du potager. Pour ceux rentrés dans le foyer familial, ce sont les parents qui ont en majorité cuisiné et effectué les achats.

Les mutations des pratiques alimentaires durant le confinement.
Source : enquête sur plus de 50 étudiants



Cuisiner, une bonne activité en confinement ?

Ayant plus de temps, certains ont profité du confinement pour cuisiner et même tester de nouvelles recettes telles que des viennoiseries, des pâtisseries. D'autres en revanche, ne se sont pas attardés sur cette activité pendant le confinement. En effet, la plupart d'entre eux certifie que les études ne leur permettaient pas de consacrer du temps à la cuisine.

Commander, une alternative à la cuisine ?

La plupart des étudiants n'ont pas commandé des plats à emporter dans des zones de restauration lors du confinement. Encore moins se sont fait livrer directement chez eux. Cela s'explique notamment par le fait que les res-



Découverte de nouvelles pâtisseries et viennoiseries.

Source : photos de Mathis Grelaud

taurateurs ne livrent pas à leur domicile. Parmi les rares qui ont commandé des plats à emporter, certains affirment leur soutien pour les commerçants pendant cette période, tandis que d'autres se justifient par une charge de travail trop élevé pour préparer en plus à manger.

Grignoter confiné, un péché mignon ?

La question du grignotage est très partagée. La moitié des étudiants affirme grignoter entre les repas, et certains même plus qu'avant. Pour les uns, ce serait une réaction due au stress et à l'angoisse face à une charge de travail élevée. À l'inverse, pour d'autres étant logés en famille, ils auraient même arrêté le grignotage (ne faisant pas eux-mêmes leur course). Cependant, la majorité des personnes interrogées affirme ne pas grignoter dans la journée.

L'alimentation pendant un ramadan confiné

Nous avons pu recevoir le témoignage d'une étudiante musulmane, d'origine marocaine qui est restée confinée seule dans son appartement à Rennes. Dans la religion islamique, les

pratiquants ont dû respecter, du 23 avril au 23 mai 2020, le ramadan. Durant cette période, il n'est pas possible de manger et de boire, de l'aube au coucher du soleil. Malgré le confinement, l'étudiante interrogée a réussi à respecter les restrictions alimentaires de sa religion. Cependant, effectuer le ramadan en France est plus difficile, puisque le soleil en mai se couche plus tard qu'au Maroc. Au début du confinement, elle avait pris l'habitude de grignoter dans la journée. Elle a dû s'en abstenir, ce qui a été frustrant pour elle. Il lui a fallu une semaine pour s'habituer au rythme du ramadan. Malgré le travail, elle cuisinait une demi-heure avant le coucher du soleil. Les dernières heures avant la nuit étaient rudes car elle se sentait fatiguée, et elle n'était plus dans les meilleures dispositions pour travailler. En revanche, elle n'était pas interrompue dans son travail, ni le matin, ni le midi, puisqu'elle n'avait pas à cuisiner. Cette étudiante n'a pas pu partager ces grands moments de repas avec sa famille, mais à tout de même pu garder contact avec ses parents, durant le ramadan.

Conclusion

A travers cette enquête, on a pu observer que nos habitudes alimentaires ont grandement été influencées par le confinement. De plus, le travail, qui fût plus stressant durant cette période, a significativement impacté nos pratiques alimentaires. Mais il semble que depuis le confinement, un bon nombre d'entre nous passent davantage de temps à cuisiner et mangent des repas plus équilibrés.

LE SPORT, UNE ÉCHAPPATOIRE AU CONFINEMENT ?

Coraline DE GAILLANDE, Lauranne DELUGEARD, Quentin DUVAL,
Marie-Séraphine FORRAY, Mathis GIRON, Josepha GUTEAU

Mots clés : #extérioriserconfiné #sportàlamaison #lireimporteoù #hybridation

L'une des difficultés rencontrées durant le confinement a été la distinction du temps de travail et du temps de détente, afin de garder un équilibre émotionnel. Auparavant, il suffisait de changer de lieu pour passer du travail aux loisirs. Le confinement a bousculé nos habitudes en faisant rentrer au sein de notre foyer, l'ensemble des actions liées à la détente : la méditation, le sport, les apéritifs, etc. Notre perception de notre espace de vie en a été modifiée et a dû s'adapter à nos besoins. Le sport, souvent pratiqué en extérieur, a participé à la reformulation de nos habitats. Nous souhaitons ainsi interroger et analyser les changements spatiaux induits par le sport intérieur, aux regards de sept témoignages provenant d'une enquête menée sur cent étudiant.e.s inscrits en Licence 1, au printemps 2020.

Le sport intérieur et le rapport à l'espace

Si certain.e.s ont réussi à trouver un équilibre entre leur vie professionnelle et privée, cela a souvent été dû à la pratique du sport. La difficulté a été de trouver un endroit adéquat au bien-être et à la motivation. Certain.e.s ont préféré être seul.e.s dans une pièce isolée des autres. D'autres se sentaient mieux entourés de leur proche, dans des espaces ouverts, ensoleillés.

Le sport en ligne et le *live* ont très vite été développés durant cette période. Le matériel nécessaire était en général facile à se procurer (tapis, écran, et bouteille d'eau pour remplacer des haltères). Il suffisait de s'établir dans une pièce qui puisse accueillir cette activité, d'un point de vue technique, par une matérialité de sol adéquate (ni glissant, ni instable) permettant d'avoir de bons appuis.

Le sport pouvait ainsi s'installer de manière éphémère, le temps de l'exercice physique, dans une pièce dite d'accueil telle que le salon, la salle

de bain ou bien le couloir. Le déplacement de certains meubles était nécessaire afin de libérer l'espace pour le rendre plus confortable au bon déroulement de l'activité.



Fig.1. Photographie de Coraline De GAILLANDE de son espace salon de sport éphémère durant le confinement

Cette dernière s'effectuait en lien avec l'emplacement de la télévision ou de l'écran sur lequel était retransmis l'exercice prodigué. Le sport ne venait alors modifier l'agencement de la pièce que de manière ponctuelle (fig. 1).

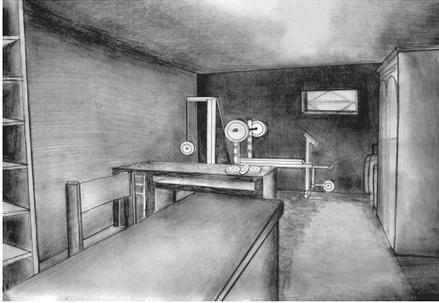


Fig.2. Illustration de Quentin DUVAL de son espace hybride, salle de sport/visioconférence, cloisonné par un bureau

L'appropriation de l'espace par le sport n'était donc pas totale ; le sport s'additionnait aux usages déjà présents. À l'inverse, d'autres étudiant.e.s nous ont dit modifier l'agencement de la pièce d'accueil de manière plus radicale, en installant durablement cette pratique sportive. Cela se concrétisait par une mise en place pérenne de bancs de musculation (ou autres matériels) à proximité de fenêtres et de baies vitrées, pour profiter d'un rapport à l'extérieur, d'une ventilation naturelle et d'un apport lumineux nécessaires à cette activité. Les pièces d'accueil étaient généralement des espaces d'appoint ou de bureaux dont la fonction initiale a ainsi été élargie. Cette hybridation des espaces se matérialisa, durant le confinement, par la mise en place d'éléments (rideau ou étagère) venant temporairement définir chaque usage au sein de cette même pièce.

La pratique du sport et le lien social

La pratique sportive s'exprimait également à travers divers rapports et types de relations à l'autre et à soi. Nous avons remarqué que, chez certaines personnes, le sport durant le confinement a été un moment de partage et de fédération. Cela permettait aux membres d'un foyer de se réunir et de partager un moment ensemble. Le sport a été vécu comme une action rythmant le quotidien de chacun. Il permettait de sortir de l'espace intime pour se retrouver

dans le salon ou dans le jardin. Le contact avec les proches a été également maintenu grâce à l'écran, générateur d'espace collectif et de rassemblement. L'hybridation et le partage des espaces entre les membres d'un foyer par le sport devenaient donc des vecteurs d'une transmission de pratiques : des installations sportives, tout comme de nouvelles habitudes physiques, s'ancrent chez des individus, qui n'en avaient pas avant. « Aujourd'hui, je suis revenu à Rennes mais mon père a conservé l'espace comme je l'ai laissé à mon départ du foyer familial », nous confirma Quentin (fig. 2).

A *contrario*, chez d'autres personnes, la pratique sportive a plutôt été vectrice de retour vers soi, d'isolation. Le fait d'être coincé entre quatre murs a démontré la nécessité du rapport à l'extérieur chez certains. Le sport, pratiqué en extérieur, a été alors vécu comme une échappatoire à la situation sanitaire et à la vie en communauté au sein d'un logement. Pour ceux qui n'y avaient pas accès, ou qui se sentaient vulnérables face aux conditions sanitaires, le sport s'intériorisait au sens propre du terme. Il s'effectue en intérieur dans un rapport plus intime, avec la volonté d'avoir son espace de pratique sportive personnelle, se séparant des autres et de leurs pratiques, parfois différentes. Mais aussi essentiellement pour vivre ce moment comme un moment à soi. « C'était le moyen de se détendre et de se retrouver un moment » pour Anna.

Pour conclure, ce premier confinement nous a demandé de faire des choix de répartition entre temps de travail et le temps de détente. Cela s'est traduit spatialement et le sport a été l'un de ces vecteurs. La pratique sportive a changé la perception de notre espace de vie, en soulignant ses potentiels et ses limites. En réponse aux contraintes du logement, le sport a aussi permis un retour à soi, se traduisant comme un espace à part entière. Il devenait une bulle, un espace non-tridimensionnel, où chacun s'échappait de cet enfermement.

(CO) HABITER, LES TEMPS SOCIAUX

Antoine AMMIRATI, Gaëlle BATAS, Rachida BISSARA, Victor BUSSON-PRIN, Julie CHENU, Antonin ROUGER

Mots clés : accompagnement ; partage ; couple ; famille ; conflits d'usage ; tensions ; réseaux sociaux ; organisation ; refus de l'isolement ; sphère sociale ; rituels

En mars 2020, la France se confinait, bouleversant alors nos modes de vie. Si le confinement a modifié en profondeur notre quotidien, il a marqué également nos relations sociales. De la solitude à la promiscuité, un panel assez large de situations vécues se dessine grâce à l'analyse de 56 auto-enquêtes menées par des étudiant-e-s en architecture. Ce panel se complète par la diversité des situations habitées. Par le biais de ce support d'analyse, nous tenterons alors d'établir un lien entre l'évolution des relations sociales et les typologies d'habitat occupées durant ce confinement.

Dans les petits logements, la compagnie comme soutien moral

Si la solitude touche davantage les quelques étudiant-e-s resté-e-s dans leur appartement, nous sommes 91 % (51 sur 56 enquêtes) à vivre le confinement avec nos proches. Dans les T1 ou T2, les étudiant-e-s confiné-e-s en couple, avec un-e ami-e ou avec un-e frère/sœur le vivent comme un soutien moral. Cela leur procure une distraction, une coupure dans le travail. Mais d'autres contraintes apparaissent au fil du confinement telles que le partage des espaces réduits dans les petits logements. Malgré ça, peu de litiges et conflits d'usage sont évoqués dans les auto-enquêtes. Nous pouvons néanmoins constater qu'une part significative des étudiant-e-s quitte le lieu de confinement, quand il prend fin.

Plus la superficie des logements augmente et accueille davantage d'habitant-e-s, plus les conflits sont récurrents. À partir des typologies en T3 et T4, nous sommes confiné-e-s en couple ou en famille. Les compromis sont plus nombreux et multiplient les tensions et les conflits d'usage. Associer vie de famille et travail devient complexe. Les logements restent

relativement petits proportionnellement au nombre de personnes qui y vivent. Certain-e-s ressentent un besoin d'espace, et profitent des extérieurs pour se retrouver seul-e-s. Les relations via nos écrans interposés se transforment en tentation de jouer en ligne à plusieurs et il devient difficile de trouver le juste milieu entre travail et temps sociaux.

Le retour dans l'environnement familial, réappropriation des espaces

Une majorité d'étudiant-e-s retourne donc chez ses parents, occupant alors des logements de type T5 ou plus. Cependant cela ne rime pas toujours avec épanouissement et moments familiaux agréables. Effectivement, ne plus avoir de contact direct avec nos ami-e-s crée chez nous une frustration qui s'accroît au fil des jours. Le virtuel permet toutefois d'adoucir ce sentiment. Les réseaux sociaux, les appels, les messages et les FaceTimes jouent un rôle important dans le maintien du lien social extérieur à l'habitat confiné. Il est plus important qu'en temps normal, car nous avons besoin de prendre des nouvelles des personnes fragiles et loin de chez nous. Cependant, certain-e-s semblent avoir du mal à concilier vie sociale

et vie étudiante. Il apparaît alors, d'un côté un relâchement des études et de l'autre à l'inverse un désintérêt pour la sphère sociale au profit des études. Heureusement, au fil des jours, la tendance s'inverse petit à petit. Pour certain·e·s étudiant·e·s, les liens virtuels deviennent au fil du temps des discussions insipides. D'autres développent au contraire de nouvelles manières de travailler, au téléphone avec des camarades et en partageant des "moments scolaires" ensemble (entraide, présentation...). D'un point de vue général, la vie étudiante nous manque et avec elle l'indépendance et l'autonomie.

Beaucoup d'entre nous relatent avoir décidé de se confiner chez des proches, en général dans l'habitat familial afin de conserver ce lien direct et de ne pas s'isoler pendant une période indéterminée.

Au cours du confinement, certain·e·s modifient l'aménagement de leur logement. Par exemple, il y a le déplacement du mobilier ou la dépose d'une cloison ce qui accentue le partage entre les membres de l'habitation. L'élaboration d'un emploi du temps est pour certain·e·s une façon d'organiser leurs différentes tâches et donc de ne pas négliger les moments de partage avec les proches. Nous observons la mise en place de rituels : la promenade hebdomadaire, le mini tournoi de volley-ball chaque semaine ou la prise d'un goûter spécial.

Nous partageons davantage de moments en commun, comme travailler tous et toutes ensemble autour d'une table, cuisiner, regarder la télévision, jouer à des jeux de société, des jeux vidéo, prendre ses repas ensemble à heures fixes et adaptées selon les emplois du temps de chacun·e, profiter des espaces extérieurs (potager, jardin, terrasse, piscine...), occuper ensemble la bibliothèque ou la salle de sport aménagée durant le confinement. L'entraide et la solidarité sont également présentes grâce au contact avec le voisinage.

Les cohabitations au sein des logements apportent parfois des gênes qui perturbent le rythme de travail. Certain·e·s rencontrent des difficultés par exemple pour le partage des chambres ou des espaces communs. Enfin, en ce qui concerne le contact direct avec le monde extérieur, certain·e·s considèrent que les sorties sont réservées aux parents (courses, travail...) tandis que d'autres les vivent comme des moments privilégiés et s'en réjouissent.

Pour conclure, le confinement fut source de nombreux changements impactant considérablement les liens sociaux, que ce soit pour les personnes vivant seules ou en collectivité. Nous observons de ce fait des temps sociaux redéfinis, amplifiés, diminués ou même supprimés, découlant d'une nécessité de répondre à cette situation inédite et complexe.



*Apéro entre voisins, dans le respect des distanciations.
© Vincent Boucault _ Ouest-France _ 6 avril 2020*

MICRO-ESPACE, ESPACE D'APPROPRIATION

Amélie SOURISSEAU, Léane VERPLANCKE, Marine PERREON, Nathan PUAU, Véra PAJOT

Mots clés : réorganisation, personnalisation, adaptation, modification, réinvestir l'espace

Vivre confiné a été une expérience particulière pour tout le monde. L'organisation que nous avons adoptée s'est radicalement modifiée. Le retour dans les familles a provoqué de nombreuses interrogations sur l'usage et la nature de nos espaces domestiques. Pour certains, il a fallu réinventer nos modes de vie au sein de petits espaces, que nous nommerons micro-espaces. Ce serait une sorte d'espace voire de recoin, que nous pourrions adapter et dont les usages restreints pourraient varier dans le temps. Chacun d'entre nous possède son micro-espace. Comment la crise sanitaire a provoqué le réaménagement de nos espaces d'appropriation ?

Le bureau

Parmi les réorganisations dont nous allons parler, nos espaces de travail ont une place prépondérante. En effet, il a fallu trouver une nouvelle manière de travailler pour nous adapter aux contraintes familiales. Nous pouvons distinguer deux catégories d'étudiants : ceux ayant changé de lieu de travail habituel et ceux ayant ré-adapté l'usage de certains objets.

Dans la première catégorie, l'utilisation du salon ou de la cuisine comme lieu de travail constitue la majorité des formes d'adaptation. Beaucoup d'étudiants se sont emparés de l'espace de la salle à manger, et surtout bien sûr de la table, comme bureau improvisé. Cette grande table leur permettait donc de travailler à leur aise, notamment pour les travaux de dessins comme la géométrie dans l'espace ou le projet. Pour d'autres, il n'a pas été nécessaire de changer d'espace de travail, mais il a fallu réadapter certains espaces, dont le bureau par exemple. Les solutions les plus courantes ont été de prolonger le bureau, avec des planches, des valises ou encore des meubles de rangement.

Ainsi, il a fallu repenser nos modes de travail face à cette situation exceptionnelle. Beaucoup se sont sentis à l'étroit mais tous ont su s'adapter plus ou moins en modifiant l'espace et les objets.

L'échappatoire

Enfermé chez soi, nombre d'entre nous ont cherché de nouvelles activités pour se « défouler », se détendre. Ainsi, des lieux récréatifs furent créés et rapidement appropriés. Nous avons pu constater plusieurs formes de loisirs.

Tout d'abord, pour un bon nombre de personnes, le loisir essentiel et indispensable fût la pratique d'un sport afin de faire face au confinement. C'est pourquoi beaucoup de personnes ont transformé des pièces de leur habitation en salle de sport, que ce soit un salon, une chambre ou encore une mezzanine. Pour d'autres, l'échelle de l'intervention fût plus restreinte. Dans ce cas, ils se sont appropriés le mobilier pour la pratique d'un sport.

En effet, une étudiante s'est servie de son tapis de salle de bain comme lieu d'activité sportive, associant sa salle de bain à une salle de sport. Pour d'autres personnes, ces micro-espaces façonnés au fil du confinement représentaient des lieux d'évasion. Par exemple, une étudiante a confectionné un petit nid douillet dans un recoin devant un placard. Celui-ci ayant perdu son usage premier, cela lui a permis de se plonger pleinement dans ses bouquins et de déconnecter.

Pour finir, certains espaces communs au sein d'immeubles de logement ont également été utilisés comme refuge. En effet, pour une étudiants, par exemple, la cour commune de son immeuble est devenue une extension de son habitation. Cet espace au service de tous est devenu, pour elle, un lieu essentiel où elle a pu vaquer à diverses occupations personnelles et profiter d'un extérieur.

Les transitions

Au-delà des espaces de travail qui ont fortement été impactés par des réorganisations nécessaires pour chacun et la création d'espaces de loisirs, nous observons d'autres appropriations pour le moins inattendues, telles que les espaces de circulation. Deux exemples permettent d'illustrer ce fait.

Le premier se déroule dans un T2, l'étudiant y vit en couple. Il manque de place. Il décide alors d'investir l'espace du couloir qui dessert la salle de bain, les toilettes et la chambre. Lieu de passage utile à la desserte des espaces, cet espace devient un lieu où faire sécher le linge, etc. Chaque mètre carré du logement est optimisé.

Dans un autre cas, l'escalier interne au logement devient un espace de rangement ponctuel en journée. L'espace de travail a, lui, migré en partie sur le canapé qui se situe sous l'escalier. L'escalier, qui ne comporte pas de contremarches, permet donc de déposer des objets dessus.

Les espaces de circulation sont des espaces indispensables pour desservir les pièces d'un logement. En temps normal, leur taille, souvent réduite, ne laisse pas place aux usages variés. Le manque de place ressenti pendant le confinement nous a donc incité à repenser ces espaces.

Les espaces de travail ont dû être ré-adaptés selon les besoins spatiaux, et matériels et selon les habitants en place. Pour les espaces de loisirs, les personnes ont réinventé et transformé certains lieux, certaines fonctions d'objets ou de recoins de l'habitation. Les espaces ont également vu apparaître de nouvelles fonctionnalités lors du confinement. Elles ont perduré par la suite. Ainsi, de nombreux étudiants ont fait preuve de créativité en s'appropriant de nombreux micro-espaces de leur logement : pour ne pas cesser leur activité et pour continuer d'habiter ces lieux de vie.

UN TEMPS POUR SOI

Hugues DAVID, Pauline DELAIS, Etienne FILOCHE, Julia GEORGES,
Julie GOUGEON, Timothé PLOUVIER

Mots clés : *l'intimité individuelle au sein d'une intimité collective.*

La grande majorité des auto-enquêtes réalisées pendant le premier confinement montre l'importance de la question de l'intimité. Cette problématique apparaît même comme cruciale pour une dizaine d'entre nous. Tout d'abord le mot intime vient du latin, « intimus », qui signifie « l'intérieur de l'intérieur, ce qu'il y a de plus intérieur dans l'intérieur » (*Interview de Y. Quéré, radio Vivre Fm*). C'est-à-dire que l'intimité existe au sein de différents espaces et à différentes échelles comme au sein de notre propre logement en fonction de sa taille et du nombre d'habitants. Cette notion reste subjective et dépend énormément du contexte par lequel on la perçoit.

Après l'étude et l'analyse des auto-enquêtes, nous constatons que la notion de l'intimité est traitée par sa recherche. Deux axes d'analyse semblent émerger de l'enquête. Dans un premier temps avec la notion de spatialité. Naturellement, nous nous déplaçons vers des espaces inoccupés par les habitants de notre logement pour se retrouver seuls. En fuyant les lieux de regroupement, en cherchant un territoire propre à soi, sans intrus pour empiéter sur cet espace, l'intimité est retrouvée, souvent due au calme et au silence. À travers deux exemples concrets, nous allons voir qu'il est possible de se créer un espace à soi et qu'il est possible également de changer d'espace.

Hugues est un étudiant en licence 1. Au moment du premier confinement, il est revenu dans la maison familiale, qui accueillait quatre personnes. Il a, *a priori*, sa chambre et donc son intimité. Malgré cela, Hugues décide de la quitter pour s'installer dans une tente dans son jardin. L'extension de sa chambre au jardin lui permet de déplacer ses moments intimes (le sommeil, le repos, la tranquillité) dans un endroit détaché des espaces collectifs. Ainsi, sa chambre devient son bureau. Pour lui, l'inti-

mité est liée à la tranquillité. « Pour me reposer j'aime bien être seul » dit-il.

Clémentine est une étudiante en licence 1 au moment du premier confinement. Elle le commence dans une maison de location de 130 m carré pour six personnes. Ne connaissant pas la maison, il est difficile pour elle d'y trouver une certaine intimité. En raison du nombre d'habitants et du manque d'intimité, des conflits apparaissent. Delà, elle choisit de changer son lieu de confinement. La deuxième partie du confinement se passe dans un appartement trois pièces (rien que pour elle). C'est un changement de spatialité total pour Clémentine. Celui-ci lui offre ainsi l'intimité qu'elle souhaitait. « Il ne faut pas forcément être toute seule, mais trouver du temps pour soi dans la journée pour ensuite cohabiter » nous explique-t-elle.

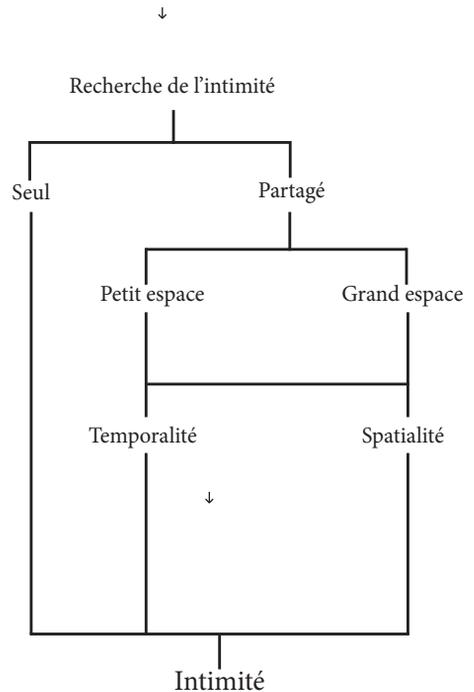
Dans un deuxième temps, c'est la question du temps et de son adaptation qui est décrite par une partie des enquêtés. En effet, quand la solution spatiale (celle de s'isoler) n'est pas possible, nous décidons d'adapter nos temps quotidiens en fonction du temps collectif au sein d'un groupe ou d'un logement. Cette solu-

tion temporelle se retrouve pour les personnes vivant à plusieurs, dans des espaces restreints ou qui ne peuvent cloisonner les espaces par des pièces, des murs ou des portes. À travers deux exemples, nous allons voir qu'il est possible de décaler son emploi du temps et qu'il est possible de se créer du temps personnel.

Étudiante en L1 lors du premier confinement, Coraline nous explique comment celui-ci s'est déroulé. Elle l'a vécu dans un appartement de 28 m², avec sa grande sœur de 24 ans. Son confinement fut difficile au regard du peu d'espaces, ne permettant pas la cohabitation d'une jeune étudiante et d'une jeune active en chômage partiel. En effet, elles ne disposaient que d'un salon et d'une chambre pour manger, dormir, se divertir, etc. Sans possibilité de s'isoler, Coraline décide d'adapter ses horaires en fonction de ceux de sa sœur pour pouvoir retrouver de l'intimité dans leur logement. Elle travaille tôt le matin ou tard le soir, pour pouvoir se concentrer. Sa recherche d'intimité s'effectue donc par une modification de son rythme de vie.

Margaux est une étudiante en L1 au moment du premier confinement. Elle le commence dans un appartement à Rennes, toute seule pendant un mois. La solitude la pèse ; elle décide ensuite de prolonger ce temps avec sa famille dans une maison de 110 m² à Reims. Elle passe d'un surplus d'intimité à un total manque d'intimité. La maison composée de trois chambres accueillait cinq personnes. Margaux a donc partagé la sienne avec sa sœur, nuit et jour. Face à cette situation, elle décide de faire des balades tard le soir pour se sentir moins oppressée. Cela ne suffit pas « même dans la salle de bain, seule dans la pièce, je n'avais aucune intimité ». Pour elle, cette intimité est de « pouvoir être seule ou isolée, faire des choses sans avoir quelqu'un sur son dos, pouvoir se retrouver seule avec soi-même. Ne pas subir la présence des autres ».

Nous avons vu à travers différents exemples que ces modes d'habiter en confinement ont plusieurs formes d'intimité et de recherche selon les situations vécues. Pour certains, avoir de l'intimité se traduit par le fait de se retrouver seul, tandis que pour d'autres, il suffit d'avoir du temps pour soi. Ceux qui veulent être seuls cherchent une solution spatiale alors que ceux qui veulent avoir du temps pour eux cherchent une solution temporelle.



Organigramme de la recherche d'intimité

CONFLITS D'USAGE

Chaima SAMIR, Maylis PIBOT, Anouchka TRARIEUX, Lise TOMASEVIC

Mots clés : travail – promiscuité – intimité

Lors du confinement, l'usage de nos espaces domestiques a été transformé tant dans leur fonction que dans leur organisation. Tout ceci est principalement lié à la mise en place de nos espaces de travail, dans nos lieux de confinement. Cette activité devenait l'unique ligne directrice de la journée chez les étudiants de l'École. De ce fait, nous analyserons comment l'arrivée du travail au sein du logement a engendré des conflits d'usage. Le rapport à l'extérieur de nos espaces, leur éclairage et leur dimension ont pris une importance particulière.

À l'annonce du confinement, nous nous sommes retrouvés face à un bouleversement brusque de nos habitudes quotidiennes, tant sur le plan personnel, que professionnel. Ainsi, nous avons dû nous adapter à cette nouvelle situation. Plusieurs ont dû déménager et changer de lieux de confinement. Dé-cohabitant depuis 6 mois, le retour à la vie en communauté fut difficile. Les pièces les plus agréables, bénéficiant d'un rapport direct avec l'extérieur et d'une luminosité importante font alors l'objet de convoitises. Les nouvelles règles sanitaires, nous privant de sortir, nous nous installons naturellement au plus proche des sources de lumière naturelle : notre seul contact avec l'extérieur.

Le télétravail, un changement qui demande des aménagements

Le fameux télétravail posa un vrai souci pour les étudiants de l'ENSAB. En effet, 19 étudiants sur 88 nous ont confié cette difficulté. Ceux qui possédaient un bureau assez grand ou qui faisaient déjà du télétravail, se sont rendus compte de la chance qu'ils avaient d'avoir un espace dédié à cette activité. D'autres ont dû s'adapter non seulement à l'espace dont ils disposaient mais aussi à l'horloge familiale, ainsi qu'aux modes de vie de ceux qui les entourent. Nous pouvons citer Laurine Clady qui s'est

organisée selon les horaires de sa mère, qui s'installe dans le salon pour mener les cours en ligne de ses élèves, pour éviter de passer pendant les conférences, cela lui demande une organisation plus stricte et l'empêche de pratiquer le sport.

Dans le cas d'Elias Ruffault, nous constatons une forte convoitise des salles à proximité du jardin, telles que la salle à manger et la cuisine, ce qui l'a poussé à se replier dans sa chambre ou le jardin. Les pièces suscitant le plus de rivalité entre leurs usagers, sont celles disposant d'un grand plan de travail et de lumière. Ce sont les conditions idéales pour travailler surtout pour des étudiants en architecture. Certes, beaucoup se sont rendus compte que ces pièces demeurent des lieux de passage. Souvent interrompus par leur parent, frère ou sœur, ces étudiants ont dû vite y renoncer et se sont réfugiés dans leur chambre à la recherche de plus d'intimité et de calme.

Pour Lea Ringeval, le salon représente un espace trop exposé et beaucoup trop grand, elle changea donc de poste de travail et s'installa dans la chambre de son petit ami.

Lise Lemasson, quant à elle, s'est installée dans la salle à manger à la recherche d'un

grand espace de travail. Mais souvent dérangée par la présence de sa famille, elle revint dans sa chambre.

Mais pour certains étudiants travailler dans leur chambre a été assez compliqué, comme pour Lucile Marquet, dont la chambre est exigüe et ne permet pas de travailler convenablement. Étant donné que la chambre était un lieu de repos et que le cerveau demande à dormir ou se détendre dans ce lieu, il a fallu mettre de l'énergie dans le fait de fusionner ces deux modes vies « repos » et « travail ».

Pouvoir se concentrer était la principale occupation des étudiants, finalement les pièces de vie ne le permettent pas. Promiscuité, bruit, manque d'intimité et distractions sont les résultantes du partage des pièces entre plusieurs résidents.

Ces conflits ont eu des répercussions

Grâce au confinement, nombreux sont ceux qui se sont rendus compte de la flexibilité de ces pièces de conflits. En plus de leur rôle primaire, elles pouvaient à présent être exploitées de plusieurs manières, mais surtout pour travailler. Certes, malgré toutes les conditions idéales dont elles disposent, ces pièces restent des lieux de passage et de vie qui permettent d'accueillir toute la famille, et par conséquent, créent des conflits d'usage, nécessitant une organisation plus harmonieuse et stricte entre les occupants. Enfin, cela a permis à certains de développer de nouveaux comportements au sein de ces espaces afin d'estomper ces conflits d'usage (rangement des affaires pour ne pas monopoliser l'espace).

*La salle à manger devient
le lieu du dessin
sur grand format
et l'espace de télétravail
pour toute la famille*

*La cuisine devient le lieu
des visioconférences le
matin*

*La terrasse et le jardin
restent les seuls espaces
de détente*

Julien GARNIER : « Les pièces perdent leur fonction initiale et deviennent essentiellement des espaces de travail »

INVESTIR SON EXTÉRIEUR

Jules BERTHON, Tiphaine BOUSSEAUD, Prune CARLIER, Laurine CLADY, Emile CHEVREAU, Alexandre DALMONT

Mots clés : extérieur, travail, confinement, lumière, ambiance, adaptation, bien-être

De mars à avril 2020, le temps était clément. Bon nombre d'entre nous se sont donc dirigés vers les espaces extérieurs du logement, lorsque celui-ci en disposait. Dans notre enquête, nous nous sommes intéressés à la promotion d'étudiants ayant dû faire preuve d'adaptation pour continuer de suivre les enseignements. De quelle manière le travail des étudiants en architecture s'est-il tourné vers les espaces extérieurs pendant le confinement ?

Pour procéder à cette étude, nous avons consulté les travaux d'auto-enquête des étudiants de la promotion. Avaient-ils des espaces extérieurs à proximité ? Si oui, les ont-ils utilisés dans leur travail ? Et pour quelles raisons ? Dans un premier temps, nous pouvons constater que la moitié des étudiants ont exploité leur espace extérieur dans l'objectif d'y travailler. Pendant le confinement, ces espaces de nature inconstante sont : des jardins de tailles variables, des terrasses aménagées, des cours d'immeuble et des balcons. Il est alors nécessaire d'en exposer les qualités intrinsèques et d'analyser la manière dont ils sont investis.

La volonté d'un ailleurs

Les jardins et autres terrasses sont *a priori* des endroits apaisants et calmes. Les étudiants qui en ont profité, parlent de façon récurrente du besoin de s'isoler et de se retirer du reste du logement ; la présence de proches et l'écho des activités domestiques pouvant être des entraves au travail. Parfois, les étudiants ont travaillé en extérieur pour s'écarter des distractions plus implicites : un téléphone allumé, un bureau mal organisé, une chambre en pagaille. Une ambiance de travail confinée qui s'est souvent révélée chaotique. Ainsi, les bénéficiaires d'espaces extérieurs ont pu profiter d'espaces de travail plus vastes, plus lumineux, plus aé-

rés, dans une ambiance sonore bien souvent réconfortante. D'autant que ces espaces sont propices à la réalisation de travaux comme les maquettes ou les arts plastiques, assez salissants et encombrants. Dessiner ou relire ses notes de cours magistraux sous un rayon de soleil est plus agréable. Scanner en prenant des photographies nécessite de la lumière naturelle. Ces espaces ont donc eu un impact sur le bien-être des étudiants, leur fournissant, entre autres, un espace de travail le plus souvent qualitatif et source de productivité. Les espaces extérieurs apparaissent comme des réponses idéales pour préserver la quiétude ainsi que la motivation des étudiants.

Une mise en place provisoire et subsidiaire

Cependant, le caractère impératif, qu'a imposé ce confinement rapide, n'a pas permis une organisation optimale des étudiants. Ce manque de disposition peut être une possible origine de la difficulté des élèves à investir leur extérieur quand cela leur a été possible. D'autant plus qu'une charge de travail conséquente ne permet pas d'investir correctement et rapidement un espace évolutif et bien souvent capricieux. Il est décourageant de déplacer tous ses outils de travail pour être dans l'obligation de les ranger une heure après si le ciel se couvre.

Et les raisons sont nombreuses : une bourrasque qui emporte des traces écrites ou même des plans, aller chercher des affaires pour se couvrir si la température baisse ou encore un voisin qui décide de tondre sa pelouse soudainement. L'inconstance d'un milieu extérieur et son appropriation dans une intention de travail qui revêt un caractère éphémère nous pousse à s'interroger sur la pertinence de son investissement, en particulier dans le cadre très spécifique des études d'architecture. Il semble qu'après réflexion, les bénéfices accordés par le travail en extérieur en termes de bien-être de l'individu soient proportionnels aux inconvénients qu'il peut engendrer dans sa mise en place et son exploitation.

Des contraintes de rythme

De même, les espaces extérieurs présentaient aussi un nombre conséquent d'inconvénients. C'est pour cela que la seconde moitié de la promotion n'a pas investi ces lieux. En effet, ces extérieurs ont pu s'avérer instables au regard du climat et des moments de la journée. Tous les travaux ne sont donc pas réalisables en extérieur, en particulier ceux sur ordinateur. Pas de prise secteur à disposition, reflet du soleil contre l'écran ou encore un débit internet trop faible. D'autre part, en période de travail intense, l'extérieur n'est pas adapté au travail nocturne. Parmi celles et ceux disposant d'un espace extérieur qu'ils n'ont pas exploité, nous observons qu'une relation s'est tout de même établie entre le travail et l'extérieur. Cela peut s'exprimer sous diverses formes pouvant parfois sembler anodines : la vue à travers une baie, l'ouverture d'une fenêtre pour changer d'air, ou bien la réorganisation de son espace de production en rapport à l'extérieur. Même si les étudiants n'ont pas toujours investi les espaces extérieurs comme espaces de travail, ceux qui le pouvaient ont en majorité souhaité garder une connexion avec le dehors.

Conclusion

La principale raison qui pousse les étudiants à se tourner vers l'extérieur est la nécessité de ne pas se sentir enfermé. Prendre l'air et changer de milieu pour faire face aux acclimations sont des besoins. Mais, les contraintes extérieures, de tout type, entraînent une réticence quant à son investissement. Dans les études d'architecture, les moyens et les outils mis en œuvre dans l'exercice de la pratique demandent une adaptation plus conséquente. Bien que les étudiants aient apprécié d'expérimenter certains travaux en extérieur, ils préfèrent sortir pour se détendre et réaliser d'autres tâches que celles liées à leur enseignement. S'installer dehors pour travailler se révèle être un besoin plutôt qu'un choix.



Installation d'un poste de travail en terrasse

VIVRE AVEC UN EXTÉRIEUR

Morgane JEGO, Dilay KAYA, Léanne LEMARCHAND, Lise LEMASSON, Clélia LETOMBE, Agathe MATTER

Mots clés : *extérieur, jardin, balcon, terrasse*

Lors du confinement, notre rapport avec l'extérieur a évolué et nous a permis de prendre conscience de cet espace, auquel nous ne consacrons pas autant de temps jusqu'alors. Près de 90% d'entre nous ont pu profiter d'un extérieur, en majorité un jardin. La météo, l'isolement, et le temps que le confinement nous accorde, nous a poussé à nous réapproprier ces espaces extérieurs, qui n'étaient pas utilisés auparavant, ou que ponctuellement. Ainsi, de quelles manières ces espaces extérieurs ont-ils été essentiels au moral durant cette période particulière ?

Espace de respiration

Pendant près de deux mois, tous les français ont vu leur vie brusquement changer à compter du lundi 16 mars 2020 en raison du confinement national. Une fois cette période passée, nos vies ont repris un semblant de liberté.

Pour toute personne possédant un balcon ou un jardin, ce lieu est devenu la seule échappatoire libre pour une sortie, sans demande d'autorisation préalable, le « sésame » devenu obligatoire pour sortir de chez soi. De nombreux Français, qu'ils soient étudiants, retraités, ou actifs, se sont rendus compte de la chance de posséder un extérieur et de pouvoir en profiter librement, selon son gré. On s'attardera dans cette analyse sur les étudiants de Licence 1, de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Bretagne. Cet espace profitable et singulier a rendu possible des temps de détente et de repos, pour opérer une véritable coupure avec les études. Ces différents temps ont été vécus de manière distincte pour chacun d'entre nous : un espace pour bronzer, se prélasser, partager, déjeuner, ou encore fumer. Plusieurs soulignent l'importance de ce moment, simplement sortir quelques minutes pour s'aérer et faire une pause dans son travail. Tous ont pris conscience de la chance d'avoir un extérieur, tel qu'un balcon ou un jardin, pen-

dant cette période éprouvante physiquement et mentalement. Triste réalité ou simple vérité, il aura fallu deux mois de confinement pour savoir apprécier les choses simples de la vie et découvrir ou redécouvrir ces espaces, qui jusqu'à présent, étaient appréciés, majoritairement par ceux qui en assuraient l'entretien.

Espace d'activité

Nouveau bureau ou véritable terrain de jeu, l'espace extérieur est devenu une nouvelle pièce du logement. Aidé par des températures clémentes, on voit apparaître de nouvelles activités, délaissées auparavant. Sports de toutes sortes, travail, jardinage, tout est bon pour prendre l'air et s'évader un peu du confinement. On se découvre de nouvelles passions sportives : foot, palet, yoga, boxe,... Alors, l'espace extérieur revêt une toute autre forme, à l'image du jardin reconverti en piste de VTT ou en skate-park. Tant d'activités qui offrent aux objets de nouvelles fonctions : des chaises devenant des poteaux de but, l'étendoir à linge comme filet de badminton et volley, une table à manger reconvertie en table de ping-pong... L'espace extérieur se vêt aussi parfois un petit coin du jardin est de plus dédié au potager, une nouveauté pour certains qui s'initient à l'art du potager. Toutes ces activités ont redé-

fini la fonction de l'espace extérieur, et l'ont parfois hiérarchisé, séparant par exemple le coin lecture et le coin travail ou au contraire en les rendant interchangeables.

Espace de partage

De nombreuses activités y ont vu le jour, et un certain partage entre les personnes s'est installé dans le jardin. En effet, certains extérieurs sont devenus des lieux de discussion. Entre voisins, que ce soit de balcon à balcon ou à travers une palissade de jardin, cela permettait de garder un lien social sans écran interposé, mais aussi de maintenir un lien entre les habitants d'un même logement, famille ou amis à distance, lors d'apéritifs en visioconférence par exemple. Avec le beau temps, nombreux sont ceux qui y ont partagé leur repas en famille, entre amis ou colocataires dehors, faisant de ce lieu un espace très convivial.

Certains ont appris le jardinage par leurs parents, le temps d'une pause en plein air ; tandis que d'autres ont partagé cet espace avec leurs frères, sœurs, amis ou animaux de compagnie pour profiter des jeux extérieurs. Pour un certain nombre d'étudiants de notre promotion, l'extérieur est devenu un lieu participant à la vie collective : lieu privilégié pour se retrouver et passer du bon temps ensemble. Cet espace est devenu pour beaucoup, une salle de sport en plein air, permettant de s'exercer dans un espace plus agréable et plus grand. Cependant, les personnes possédant un extérieur ne sont pas toutes égales face au type d'espaces disponibles et à leur taille. En effet, contrairement aux personnes détenant un grand jardin, certaines n'avaient qu'un petit extérieur. Dans ce cas, ces lieux n'ont pas été source de partage, en raison de la promiscuité.

Conclusion

En somme, le jardin fût davantage perçu comme un espace de loisirs. Grâce au confinement, nous avons pris le temps de redécouvrir cet espace et d'y explorer ses possibilités. Pour autant, nous étions encore un étudiant sur dix à ne pas posséder un extérieur. Nous pouvons donc nous demander : de quelle manière pouvons-nous compenser l'absence d'espace extérieur de façon quotidienne et/ou lors d'un confinement ?



*Photographie des utilisations diversifiées du balcon
par Anna Roux le 24.04.20*



*Photographie d'une nouvelle activité : le jardinage
par Louison Martin le 12.05.20*

RAPPORTS DE VOISINAGE

Tiphaine LEBOEUF, Octave LE BRUN, Chloé LE MÉZO, Alison LOURENÇO, Lou MABEAU, Louison MARTIN

Mots clés : *voisinage, rencontre, vue, son, nuisance*

Parfois séparés par une simple paroi mitoyenne, un palier, une rue, un quartier, voire par des kilomètres de champs de blé, nous entretenons avec nos voisins des relations changeantes et variées. La proximité avec l'autre, le renouvellement des échanges directs et indirects durant le confinement nous ont amené à nous interroger sur la manière dont nous avons (re)découvert nos rapports au voisinage.

Ainsi, de quelle manière avons-nous redécouvert le voisinage lors du confinement ?

Les rapports sociaux directs

Le confinement fut une période pendant laquelle notre rayon d'action fut réduit à son strict minimum, se promener dans un périmètre d'un kilomètre, faire ses courses dans le magasin le plus proche, furent nos déplacements les plus aventureux...

Il devient alors plutôt normal de rencontrer par hasard et plus fréquemment les habitants de nos petites zones : nos voisins. « Ironiquement, c'est pendant le confinement que nous avons rencontré le plus de gens », explique Josepha. L'ennui et la solitude ressentis par de nombreuses personnes transforment la moindre rencontre fortuite dans un hall d'immeuble en une discussion animée et pleine d'entrain. Les acteurs de ces échanges n'étant que très peu pressés, de vrais contacts se créent et s'approfondissent dans la répétition.

Ainsi, nous en venons parfois à réinventer la rencontre sociale afin de prendre l'apéro par balcons interposés, comme l'indique Josepha : « Il nous arrive de prendre des apéritifs à nos fenêtres pour continuer à faire vivre ce lien social ». Les emplois du temps se sont déchargés et prévoir ne devient plus impératif. Nos vies sont alors influencées parfois par des



rencontres soudaines, qui impactent forcément nos personnalités et notre façon de fonctionner en communauté. Dans ces conditions, rapidement des rendez-vous quotidiens avec le voisinage ont pu émerger. À l'initiative solidaire de nos voisins italiens, et relayés par les réseaux sociaux, les applaudissements à 20h sont apparus comme un moyen de conserver un lien social mis en pause, et parfois même, de faire de nouvelles rencontres.

Aux fenêtres, devant les portes d'entrée ou entre les jardins, le rapport avec le voisinage s'est vu amplifié par ces occasions. Au cours d'un de ces moments de partage régulier, Louison a fait la connaissance de trois voisins kurdes. Cela a alors été l'occasion de

développer de nouveaux liens sociaux dans sa venelle. Chaque rendez-vous était utilisé pour apprendre à se connaître, donner des nouvelles et amoindrir l'attente, durant la période d'enfermement.

« J'aime beaucoup ces moments de convivialité et de solidarité entre voisins, ce sont les seuls liens sociaux que nous pouvons maintenir en vrai » nous explique Louison, Rennes. Ce rendez-vous sonore a aussi été l'occasion pour certains de s'exprimer et de partager en musique. En partant des applaudissements, des concerts et chants se sont improvisés entre habitants d'une même rue.

Si les applaudissements sont apparus comme un vrai moment de partage et de solidarité dans certains lieux ; ils se sont parfois trouvés plus anonymes en milieu urbain ou au sein de copropriétés d'immeubles où le rapport au voisinage est plus distant.

Les rapports indirects, implicites

Le silence peut être facteur d'un sentiment d'isolement pour les personnes confinées seules. C'est pourquoi certaines d'entre elles se rattachent à de petits bruits du quotidien qui sont devenus de réels repères familiaux. Pour Gaëlle, de simples bribes de discussions interceptées ou les séances de violons qui

résonnaient dans la cour de l'immeuble, lui permettaient de combler le vide de ses journées. Il lui arrivait aussi de se repérer dans ses journées en fonction de son voisin qu'elle entendait aller et venir du travail.

Les sons du voisinage pouvaient aussi provoquer une attraction visuelle à la fenêtre. Julia Bakucz, avait une vue sur la rue et observait les enfants des voisins jouer dans l'impasse. De même, les cloches de l'église qu'elle entendait au loin rythmaient ses journées.

Au contraire, le bruit pouvait rapidement être source de stress pour les étudiants confinés. En effet, que ce soit interne ou externe au foyer, les nuisances sonores rendaient difficile la concentration et l'établissement d'un cadre de travail paisible. Nombreux étaient les étudiants travaillant en extérieur, pour profiter du soleil et de l'air. Mais ici, encore plus, le bruit était décuplé, que ce soit les bruits de tondeuses ou d'avions. Dans un autre cas de figure, les nuisances sonores venaient aussi souvent du foyer. Sans lieu de travail assigné pour les parents et sans école pour les enfants, tous les membres de la famille se retrouvaient dans le foyer... avec parfois des activités totalement incompatibles.

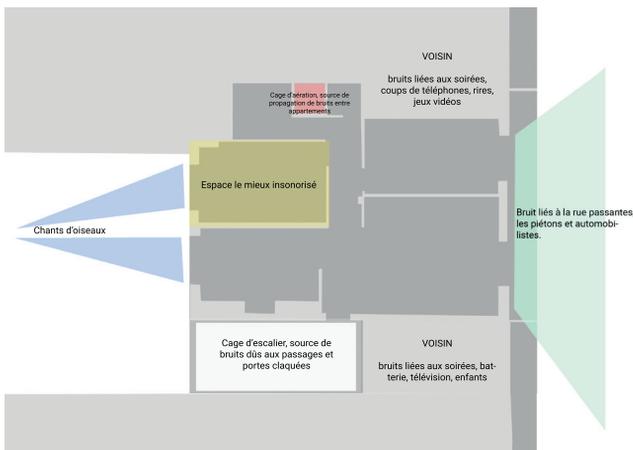


Schéma inspiré du travail de Josepha GUILTEAU sur le caractère sonore de l'habitat et de ce qui l'entoure.

UNE PERCEPTION CONTRASTÉE DE LA SORTIE

Adeline LE TOUX, Charline BOUET, Clémentine COCONNIER,
Elléa NICOLAS-CHARLES, Nolwenn CHAPON, Julia COLLAS

Mots clés : Confinement, attestation, sorties, extérieurs, interactions, limites, ressenti

Au premier abord, nous pouvons imaginer que cette sortie permettait de nous évader, de s'échapper un instant de l'enfermement quotidien qui nous était imposé. Dans les faits, la réalité et ses contraintes s'imposent à nous : une durée à ne pas dépasser, une zone délimitée, les lieux récréatifs nous sont interdits (parc, plage, sentier...), un masque à porter, des distances entre les uns et les autres à maintenir. Nous pouvons nous interroger sur les contraintes qui nous sont imposées. Alors comment ces obligations ont-elles modifié notre perception de la sortie au grand air ?

Un climat d'insécurité causé par le nombre de règles sanitaires à respecter

Lors de ce premier confinement, s'installe un climat de méfiance vis-à-vis des individus que nous sommes amenés à croiser sur notre chemin. Il s'installe également une paranoïa quant aux objets ou aux mobiliers urbains que nous pouvions toucher sur notre chemin.

Alors prévue comme une soupape de décompression, les bienfaits de cette sortie apparaissent, pour les étudiants en architecture, très restreints. Nous avons pu relever des témoignages allant jusqu'à l'isolement, comme le décrit cet étudiant de licence 2 : « j'ai inconsciemment cherché à m'isoler du monde extérieur, comme si je m'interdisais tout contact physique, c'est ainsi que je ne suis pas sorti de chez moi pendant 52 jours, je me suis fait livrer des courses toutes les deux semaines. Je me souviens d'avoir été assez stressé d'être en contact avec le livreur, je pense que la solitude y est pour quelque chose ».

La sortie, vécue différemment selon le lieu d'hébergement

Pour illustrer notre propos, nous avons réalisé

une enquête auprès des étudiants en architecture sous forme de questionnaire. Cette sortie offre, pour 60% des personnes enquêtées, un sentiment de liberté. Deux activités sont invoquées : faire du sport dans un espace plus vaste (63% des personnes en campagne contre 43% pour les personnes en ville) et se vider la tête (41 % pour les personnes en campagne et 42 % pour les personnes en ville). Cependant, on peut noter que pour les étudiants vivant en ville, la sortie dans l'espace public reste en partie réservée à l'achat de fournitures essentielles.

La présence plus importante d'affiches, de masques et d'espaces vides en ville, instaure un climat anxigène. Par conséquent les sorties sont moins attrayantes. Selon notre enquête 60% des personnes interrogées ressentent une pression liée aux conditions sanitaires : peur de se faire contrôler, perte de spontanéité due à l'attestation, temps trop court, absence d'habitudes, impression d'être à l'écart du monde... Les sorties sont tellement encadrées que le plaisir est remplacé par un sentiment d'anxiété. Pour certains, il est alors plus agréable de rester enfermé chez soi.





**DANS LA RUE
ET CONFINÉ.E.S**

DANS LA RUE ET CONFINÉ.E.S

Léo DANIELOU-THOMAS, Hugues DAVID, Coraline DE GAILLANDE, Pauline DELAIS, Lauranne DELUGEARD, Camille DENAIS, Mathéo DUQUESNE, Quentin DUVAL, Etienne FILOCHE, Morgane FONTAINE, Marie-Séraphine FORRAY, Quentin FOSSE, Mathilde GAUDIN, Victorine GBADAMOSI, Julia GEORGES, Axel GIL, Thibault GIRARD, Mathis GIRON, Julie GOUGEON, Mathis GRELAUD, Raphaëlle GUIBRUNET, Josepha GUTEAU, Laurine HERRISSON, Morgane JEGO, Olivia LELIEVRE, Timothé PLOUVIER

Le confinement a créé de nouvelles problématiques pour les personnes sans-abris, ainsi que les associations qui les entourent au quotidien. Avec l'augmentation du nombre de sans-abris due à la crise sanitaire, plusieurs dispositions ont été mises en place depuis le premier confinement. Nous nous sommes demandés comment le confinement a impacté les sans-abris, en observant la situation des personnes sans domicile fixe pendant le confinement, puis les solutions apportées afin de les soutenir.

Avec l'arrivée du confinement, des mesures sont mises en place pour s'adapter aux enjeux sanitaires et sociaux. Depuis mars, plus de 28 000 hébergements « Covid » sont ouverts permettant à 180 000 personnes en situation précaire de se retrouver dans un lieu plus agréable.

L'état interdit peu à peu la remise à la rue des SDF sauf en cas de proposition de logement. Malgré tout, les associations peuvent

continuer leurs activités pour les personnes contraintes de rester à la rue.

Des consignes de non-verbalisation ont été données pour que les sans-abris, ne pouvant pas se réfugier dans un lieu d'hébergement, ne puissent pas être soumis à une amende. Certains voient cette crise comme révélatrice de l'altruisme chez leur concitoyen, même si elle reste tout de même révélatrice d'une insuffisance vitale. Les associations ne sont plus fournies, les maraudes sont restreintes. Il est difficile pour les SDF de trouver un réconfort matériel. Nombre de personnes se retrouve à la rue du jour au lendemain. La période hivernale n'aide pas à améliorer leurs conditions de vie (pas d'eau chaude, pas de gaz, pas d'électricité...).

De plus, les hébergements acceptent rarement les animaux, ce qui est paradoxal car le chien fait partie intégrante du bien-être des SDF, qui préfèrent rester à la rue. Ils s'éloignent vers la périphérie de Rennes car le centre est trop



Plan d'urgence pour les sans-abris à Rennes. Radio France _ Corinne Fugler, 18 mars 2020

dangereux. Ils vont alors se réfugier sous des ponts, aux prairies, à Cleunay, en somme n'importe où, de manière à éviter le centre la nuit. Il y a une hiérarchie qui s'institue parmi une population déjà en marge de la société.

Le deuxième confinement n'a pas eu de gros impacts sur l'augmentation du nombre de SDF dans les rues. Les associations ont pu être plus mobilisées pour subvenir aux besoins des personnes concernées.

La crise sanitaire a changé l'organisation des associations et leur capacité d'action auprès des sans-abris. Durant le premier confinement, les associations n'avaient pas le droit de maintenir leurs activités. Celles-ci ont dû s'adapter et revoir leur façon d'intervenir auprès des sans-abris pour continuer les maraudes, et ce malgré une baisse des budgets. Par exemple, les locaux de l'association Gamelles Pleines, situés rue Legraverend à Rennes, ont dû fermer pour des raisons sanitaires, rendant plus difficile l'accès aux dons pour les sans-abris. Pour le second confinement, des hébergements d'urgence, des gymnases et des chambres d'hôtels ont été mis en place afin d'héberger un maximum de personnes et d'éviter une explosion du nombre de personnes à la rue comme au premier confinement.

L'ABRI, refuge rennais situé rue Papu et accueil de nuit uniquement en temps normal, a été transformé en accueil de jour durant le deuxième confinement. Les associations ne sont pas les seules à tenter de freiner l'augmentation du sans-abrisme. De plus en plus d'initiatives citoyennes voient le jour. Par exemple, Eden Bouaziz, étudiante en école de communication, a créé une campagne de sensibilisation à la cause des sans-abris durant cette crise sanitaire, afin de ne pas oublier qu'avec le couvre-feu, « à 21h, tout le



Photographie de Eden Bouaziz, étudiant en communication à Paris, suite au discours du 14 octobre 2020

monde ne rentre pas chez soi ». Malgré tout, certaines mairies continuent à prendre des dispositions pour limiter leur présence dans les villes. Pour conclure, les deux confinements ont engendré des changements et des adaptations au sein de la vie des SDF et du fonctionnement des associations. Le premier confinement a interdit toutes actions des associations auprès des SDF, qui eux, n'ont pas vu de changements sur leurs habitudes, à part le fait de s'adapter aux mesures mises en place.

En revanche, les associations ont eu plus de droits durant le second confinement, ce qui a permis une meilleure prise en charge des personnes sans-abris, prise en charge quasi inexistante lors du premier confinement. Davantage d'hébergements ont été ouverts afin de limiter le nombre de sans-abris à la rue.

- Ouvrir les fenêtres pour aérer

Téléphone portable qui traîne

SALLE À MANGER - ESPACE DE TÉLÉTRAVAIL

- clarté/grande table pour travailler

CUISINE/TRAVAIL

- Espace de visioconférence lorsque la
salle est prise pour des concersation té-
léphonique

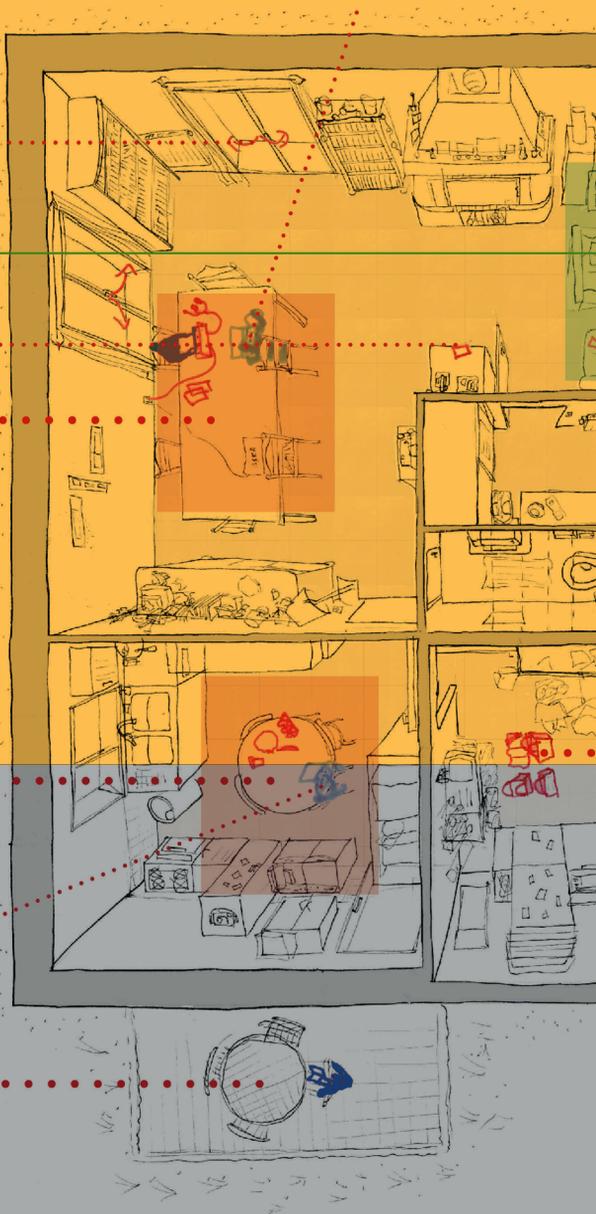
- Faire des gâteaux

- + de temps pour manger

Moi en visio-conférence de 10h à
12H le mercredi ou jeudi

Terrasse extérieure

- Espace de détente à l'ombre



LA SECONDE VAGUE

De nouveaux confiné.e.s, comment le vit-on ?



GARAGE:

- lieu de stockage des courses
- passage de désinfection

LÉGENDE:



Moi le matin



Moi l'après-midi



Les autres membres de la fan

LA SECONDE VAGUE

Groupe 4

Mots clés : re-commencer, adaptation, habitude, améliorations

L'année 2020 a été marquée par une importante crise sanitaire qui a entraîné un confinement de la population française de mi-mars à début mai. Nous pensions en avoir fini avec cette situation, mais fin octobre la population se voit de nouveau confinée. Nous présentons ici une étude comparative menée sur les deux confinements et analysée suivant notre lieu d'isolement, notre entourage et notre organisation au quotidien.

Lorsque l'on a vécu le confinement dans le même logement

Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux étudiants de l'École Nationale d'Architecture de Bretagne qui ont décidé de vivre un deuxième confinement similaire au premier. Contrairement au précédent, le second confinement a pu être anticipé. Effectivement, la situation inédite de se retrouver isolé étant déjà expérimentée, les étudiants ont pu envisager l'éventualité de se retrouver confiné une seconde fois. Ainsi, nous pouvons supposer qu'ils ont pris le temps d'une certaine réflexion pour choisir la manière dont ils voulaient potentiellement être confinés. Mais alors qu'est ce qui les a poussés à revivre les mêmes conditions d'isolement qu'en mars 2020 ?

Nous pouvons premièrement noter qu'un peu moins de la moitié des étudiants ont vécu le second confinement à l'identique du premier. Dans la majorité des cas, les étudiants ont choisi de se re-confiner à plusieurs, et ce généralement dans la maison familiale grande et spacieuse. Ils n'ont pas jugé utile de modifier les conditions de vie lors de ce second confinement. Dans d'autres cas, les étudiant.e.s ont reconduit leurs conditions de confinement isolées et/ou en couple dans de plus petits espaces. D'autres paramètres rentrent en compte : l'inexistence

d'autres solutions d'hébergement, des impératifs professionnels ou familiaux ou encore des raisons plus techniques (la WIFI, etc.).

Il est important de préciser que, même si dans l'ensemble, les personnes que nous avons interrogées ont vécu un confinement similaire au premier, il demeure évident que certains aspects de la vie quotidienne ont été modifiés. Ces légers changements sont essentiellement liés au protocole établi par l'État, sensiblement différent de celui du premier confinement (au niveau des situations professionnelles, des déplacements et du nombre de personnes présentes dans le foyer).

Avoir expérimenté un premier confinement, nous a globalement permis d'adopter une meilleure gestion du second confinement notamment sur certains aspects (problèmes liés à la cohabitation, à l'hygiène de vie...). Retrouver une situation analogue de vie (vis-à-vis du premier confinement) a contribué à cette adaptation (sans résoudre tous les problèmes liés au travail, au moral et à la santé...).

Pour pallier certaines contraintes, plusieurs d'entre nous ont décidé de modifier leur environnement que ce soit pour le travail (création d'un espace isolé pour les visioconférences, agrandissement de l'espace de travail pour la

réalisation de maquettes...) ou pour le bien-être (modification de l'agencement et de la décoration des espaces pour éprouver l'impression d'un changement de lieu de vie).

Une partie des étudiants vit mal ce temps en confinement tandis qu'une autre semble moins affectée. Certains pensent, tout de même, avoir mieux vécu le premier confinement grâce à la météo ensoleillée ou parce qu'ils étaient encore élèves au lycée. D'autres ont légèrement préféré le deuxième confinement grâce aux nouvelles règles instaurées par l'Etat ou à la diminution des incertitudes liées à la situation.

Lorsque l'on a changé de logement pour le second confinement

Une part importante des étudiants inscrits en licence à l'ENSAB a changé de logement pour ce second confinement. La plupart des personnes ayant décidé de se confiner ailleurs, l'ont souvent fait pour des raisons personnelles. Plusieurs explications reviennent cependant : le travail, la cohabitation et la volonté de vivre

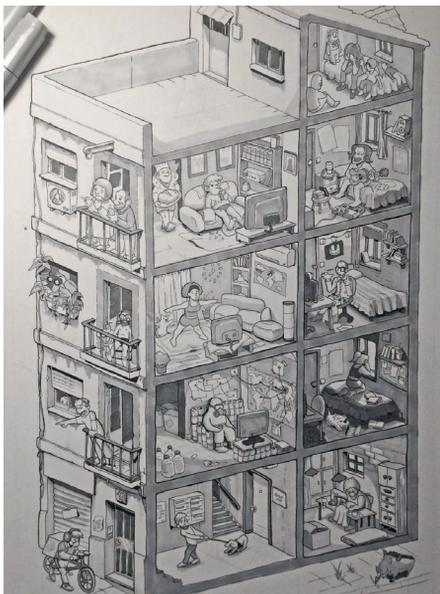
une autre expérience du confinement.

Le premier confinement s'est très souvent passé dans de grands logements, en famille. Ces conditions qui semblaient être pour tous « idéales » ont finalement révélé des problèmes sur les conditions de travail et sur la cohabitation avec les proches, notamment pour les étudiants attachés à leur organisation personnelle et à leur indépendance.

Le contexte du deuxième confinement a été propice à ce changement de lieu de vie. En effet, l'école a été maintenue ouverte ; les cours d'atelier d'architecture ont été assurés à l'ENSAB. Les étudiants sont ainsi restés près de Rennes, souvent seuls dans leur logement étudiant. Certains ont voulu s'organiser à plusieurs et vivre en colocation, le temps de ce confinement, et investissent donc des logements temporairement.

Si ces changements ont permis de résoudre certains problèmes soulevés lors du premier confinement, ils ont bousculé l'organisation personnelle de chacun. Le temps consacré au travail et aux tâches quotidiennes a eu tendance à augmenter tandis que le temps passé au repos et à la détente, lui, a eu tendance à diminuer.

Alors comment les étudiants font-ils face au nouveau confinement d'octobre 2020 ? Quelles sont les incidences du premier confinement sur le second ? Entre points communs et différences, qu'est-ce qui rend ce nouveau confinement plus facile pour certains et plus compliqué à vivre pour d'autres ?



Des améliorations opérées grâce au premier confinement

Après avoir vécu un premier confinement, le second semble plus simple à vivre, de manière générale. En effet, les étudiants ont su tirer des conclusions et quelques fois se servir de leurs erreurs afin d'aborder ce deuxième confinement de la meilleure manière possible. Le manque de matériels manifesté lors du premier confinement, a su être anticipé par les étudiants afin de ne pas revivre les mêmes problèmes.

Globalement, pour l'ensemble des étudiants, les personnes avec lesquelles ils ont vécu le premier confinement ne sont plus les mêmes, soit par choix, soit par obligation. Certains étudiants ont constaté qu'il était difficile pour eux de travailler tout en étant avec leur famille et ont fait le choix, pour celui-ci, de rester à Rennes seul ou avec d'autres étudiants.

Pour les étudiants qui vivent ce deuxième confinement avec les mêmes personnes (souvent en famille), les situations ont parfois changé en raison des libertés octroyées plus nombreuses. Pour certains, les proches ont la possibilité d'être en télétravail et donc ils sont présents au quotidien dans le domicile. Pour d'autres, les proches continuent de se déplacer sur leur lieu de travail afin d'exercer leur métier. Dans certaines situations, il peut y avoir une alternance entre ces deux modes de travail dans la semaine.

Vivre un confinement était jusqu'à présent une première pour chacun d'entre nous. Nombreux étudiants ont alors eu beaucoup de difficulté dans leur organisation et leur travail, c'est pourquoi ils ont adapté leur situation pour ne pas revivre ces moments difficiles moralement (exemple de la colocation). Avec ces témoignages d'étudiants, nous remarquons tout de même une nette amélioration dans la charge de travail avec un emploi du temps plus conforme à celui de l'année, ce qui leur permet davantage de prendre du temps pour eux.

Enfin, concernant l'équipement, les étudiants ne sont pas tous égaux. Beaucoup se plaignait d'un manque d'accès à des équipements informatiques lors du premier confinement. Pour le second, ils semblent avoir investi dans de nouveaux ordinateurs ou de nouveaux outils de travail (bureau, table à dessin,...). Chacun a pu adapter, cette fois-ci, son espace au travail (se créer un lieu assez grand et dédié). L'organisation a été grandement améliorée.

La saison qui joue sur notre moral...

Certaines conditions de confinement restent plus subjectives comme la saisonnalité pouvant affecter notre moral.

Avec l'arrivée de l'automne et l'hiver, les journées sont plus courtes et nous travaillons presque plus de nuit que de jour. Etant donné que les personnes sortent peu ou sont en télétravail, elles profitent moins de l'air frais extérieur et de la lumière du jour. Ainsi les conditions météorologiques de ce deuxième confinement peuvent être responsables d'une baisse de motivation et d'une lassitude généralisée.

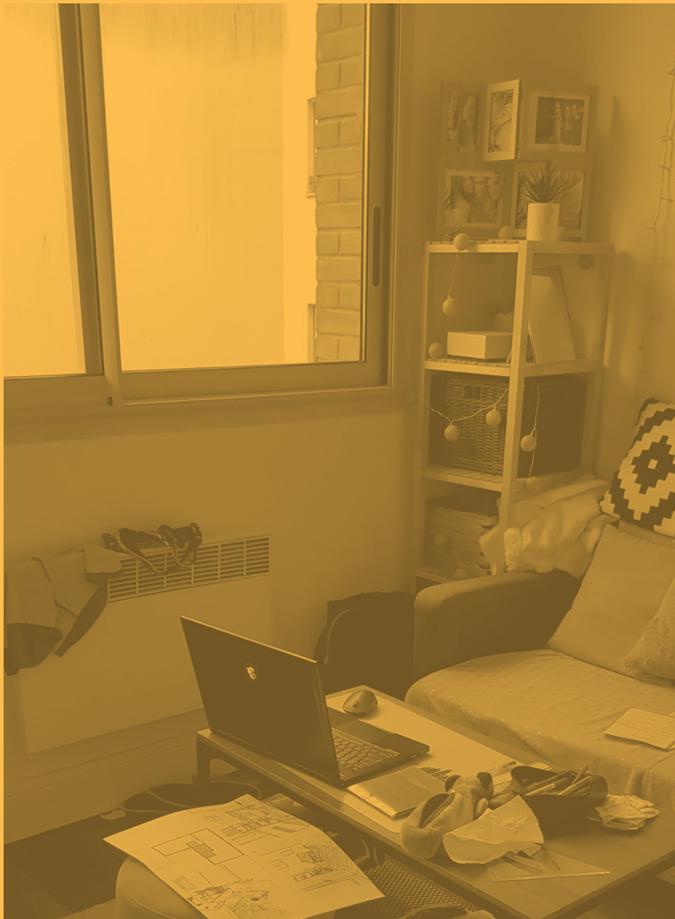
L'idée selon laquelle un confinement serait encore en vigueur pour les fêtes de fin d'année dérange les personnes interrogées. En effet, c'est le moment de l'année le plus festif et convivial. Il permet de revoir ses proches, en particulier ceux que l'on voit le moins. Une grande majorité semble déprimée, trouve cette situation difficile et ont du mal à accepter l'idée d'un confinement durant cette période.

Ainsi, certains sont déterminés à rentrer dans leur famille, quelle que soit la situation sanitaire pour les fêtes. Il y a cependant une minorité qui s'y est préparée psychologiquement cet été et accepte ce sacrifice pour le bien commun de la population, pour ne pas compromettre leur santé ou dans l'espoir d'un retour à la normale en 2021. Par ailleurs, une inquiétude règne sur la prolongation du confinement après les fêtes. Globalement, la moitié des étudiants est affecté

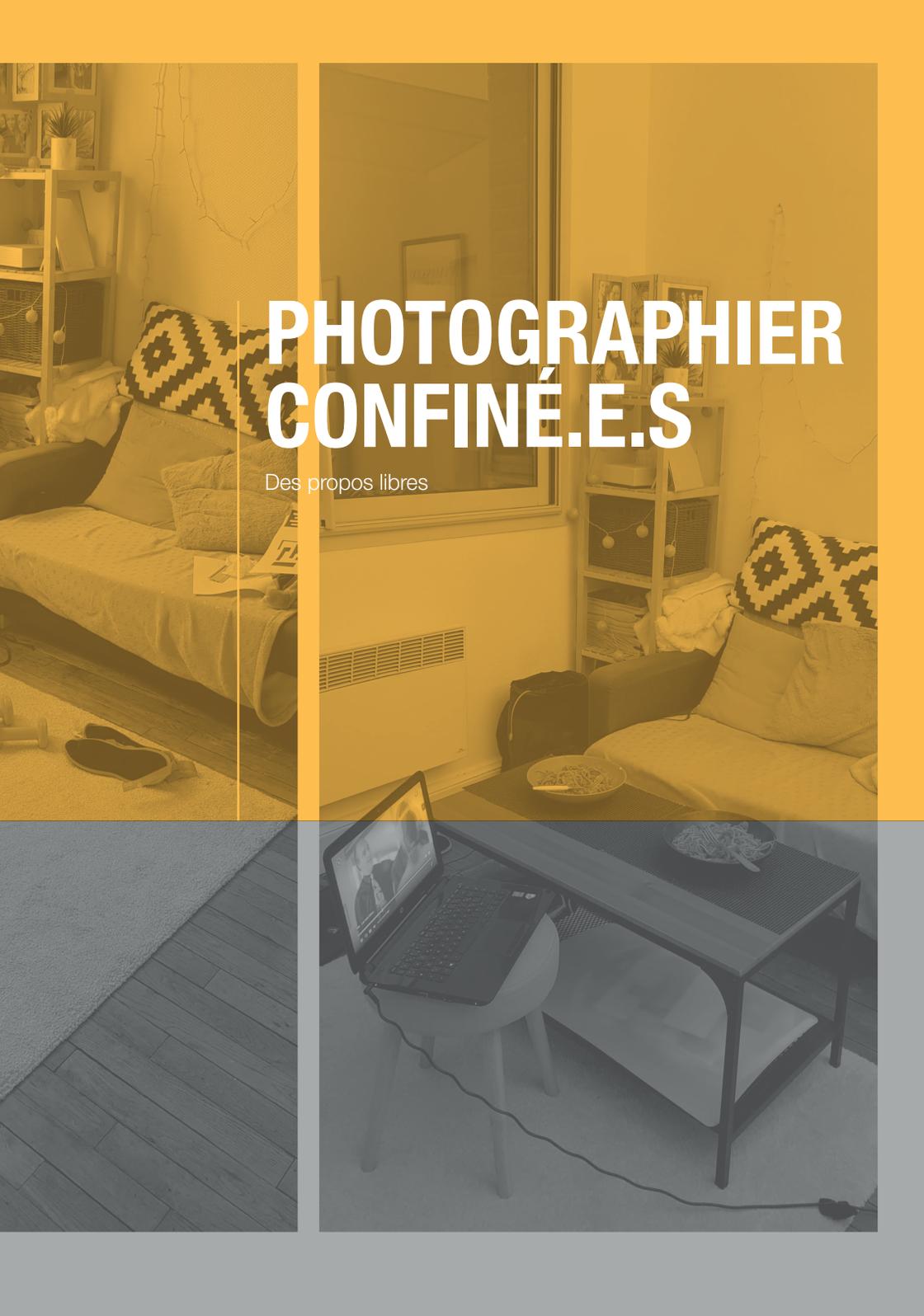
tée moralement par ce deuxième confinement et exprime une détresse. L'autre moitié semble mieux s'adapter. L'imprévisibilité de la suite des événements reste source d'anxiété.

Une forme d'angoisse généralisée est ressentie au sein des étudiants quant à un prolongement du confinement à durée indéterminée. En effet, beaucoup ont le moral « dans les chaussettes » et certains n'osent même pas y penser afin de ne pas sombrer dans la détresse.

Pour conclure, nous avons constaté que dans un premier temps les étudiants avaient eu le réflexe de se confiner chez leurs parents, où ils ont eu la chance d'avoir accès à des espaces de vie confortables, et à un jardin/un extérieur. Mais d'autres facteurs ont modifié les conditions de ce second confinement, telle que la prise en compte d'équipements pour le travail et la saisonnalité. Certes, malgré ces derniers constats, nous concluons d'une part, sur une nette amélioration de l'organisation des étudiants face à leurs travaux.



Photographies réalisées par Coraline de Gaillande, 2020



PHOTOGRAPHER CONFINÉ.E.S

Des propos libres

PHOTOGRAPHER CONFINÉ.E.S

Octave LE BRUN, Chloé LE MEZO, Tiphaine LEBOEUF, Alison LOURENCO, Lou MABEAU, Louison MARTIN, Yann JULIEN, Baptiste LE GALL, Nicolas LOISEL, Lucile MARQUET, Andrei Philippe MARTIN, Margaux MOURLON, Morgane JEGO, Dilay KAYA, Léanne LEMARCHAND, Lise LEMASSON, Clélia LETOMBE, Agathe MATTER, Cassandre BOUTELOUP, Josselin LE COZANNET, Côme LELARGE, Matthieu LEVE, Laurine HERISSON

WC, cabinet, chiottes, latrine, commodité, trône ou encore lieux d'aisance... Les toilettes sont aujourd'hui un espace essentiel dans l'habitat contemporain. Personne ne conçoit de logement sans et il est confortable d'en avoir plusieurs lorsque les usagers sont nombreux.

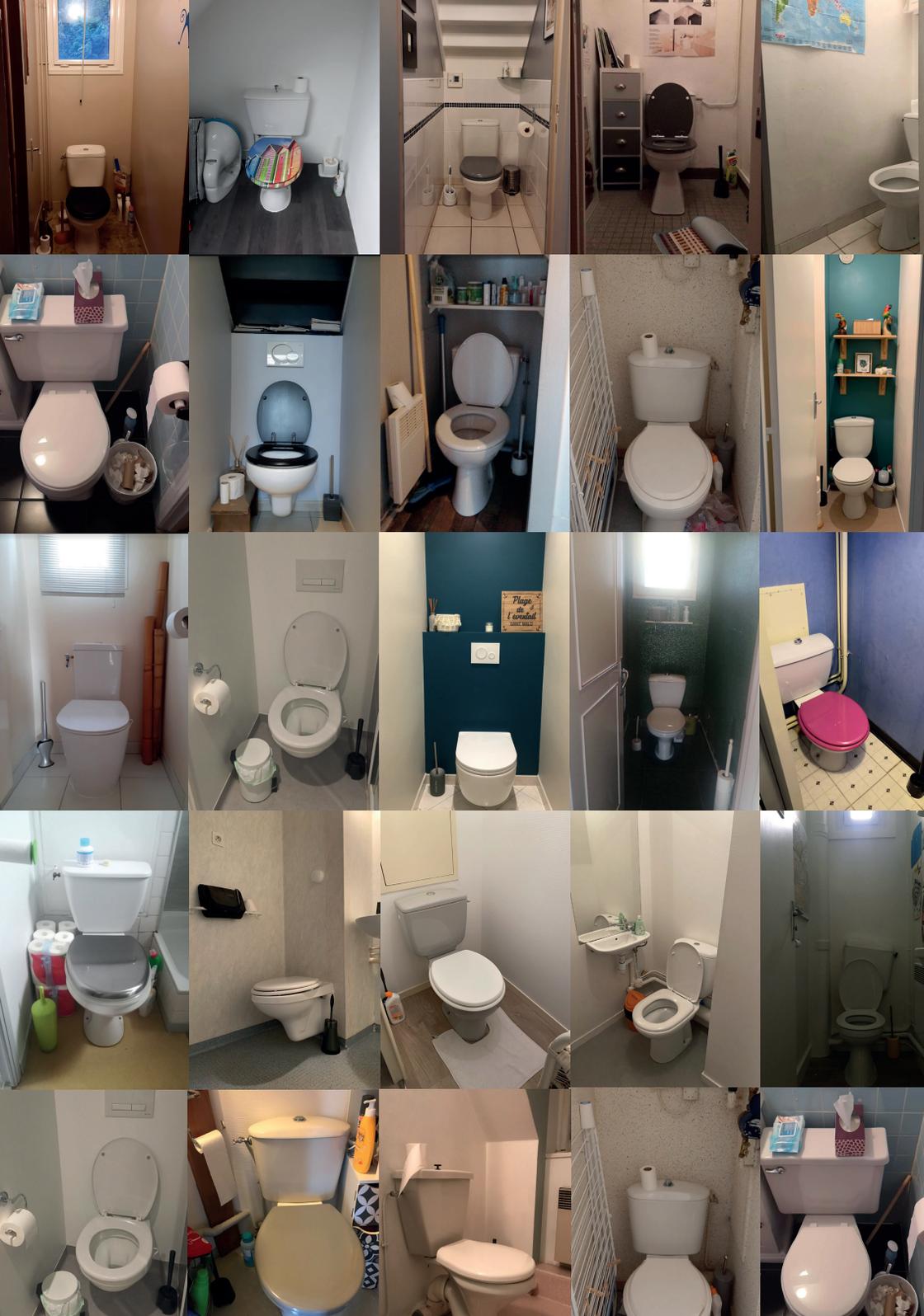
Pourtant c'est un non-lieu, le tabou d'une société pudique qui se refuse à la nature de l'homme et à ses besoins primaires, aussi peu élégants soient-ils. On ne l'étudie pas ou pas assez, les toilettes sont d'une banalité ancrée dans l'esprit de tout à chacun. Et pourtant, ils nous parlent ces espaces !

Composée d'éléments récurrents (siège, brosse, papier-toilette, lumière, porte, journaux, porte journaux, désodorisant, etc...), chaque toilette est unique et révélatrice de son propriétaire.

Comme on le sait, le confinement a souvent engendré des modifications et des réorganisations de nos espaces domestiques. Qu'en est-il des toilettes ? Ont-elles subi un changement notable ? Ou tel un noyau dur, sont-elles restées inchangées comme une attache au monde d'avant ?

La confrontation de ces espaces et leur mise en relation nous permet dès lors de mettre en lumière certaines réponses à ces questions, et d'alimenter une réflexion sur des lieux d'usage mal-aimés de l'architecte et de son rôle lors du confinement.





REMERCIEMENTS

L'ENSAB remercie toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce livret et tout particulièrement les étudiants pour leur engagement.

CRÉDITS

Direction de la collection Les carnets ENSAB :

Didier BRIAND

Direction de la publication :

Julie GANGNEUX-KEBE

Maquette graphique : Atelier Wunderbar

Réalisation : service communication ENSAB

Relecture correction : Carole LOISEL-SOYER,

Sophie JÉGAT

Photographies : Etudiants de licence 2



ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE
D'ARCHITECTURE DE BRETAGNE
44 boulevard de Chézy
CS 16427
35064 Rennes Cedex
02 99 29 68 00
ensab@rennes.archi.fr



**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**

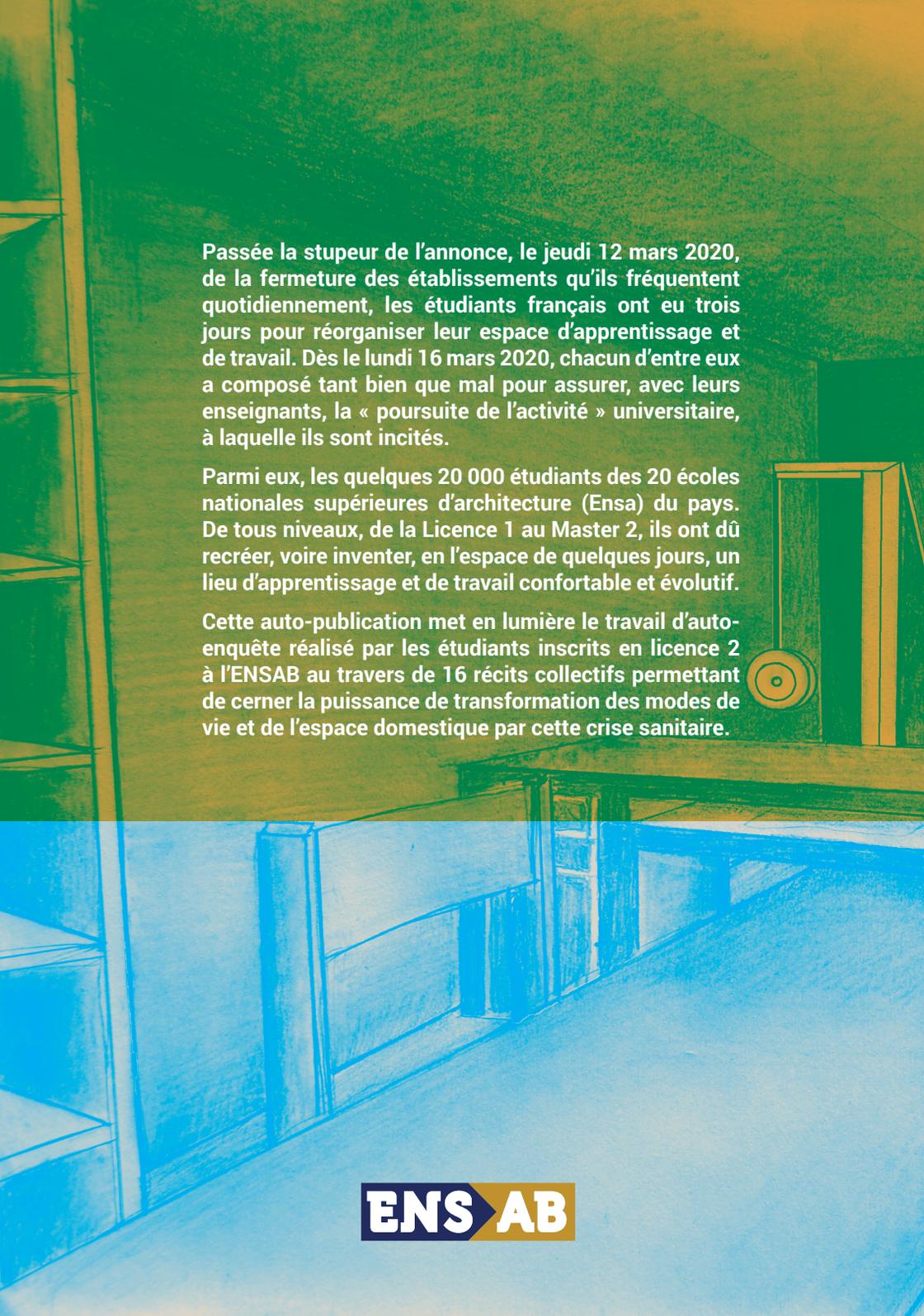
*Liberté
Égalité
Fraternité*



Les étudiants de licence 2 : cours en confinement sur zoom, décembre 2020

Couverture :

Illustration de Quentin DUVAL de son espace hybride, salle de sport/visioconférence, cloisonné par un bureau 2020



Passée la stupeur de l'annonce, le jeudi 12 mars 2020, de la fermeture des établissements qu'ils fréquentent quotidiennement, les étudiants français ont eu trois jours pour réorganiser leur espace d'apprentissage et de travail. Dès le lundi 16 mars 2020, chacun d'entre eux a composé tant bien que mal pour assurer, avec leurs enseignants, la « poursuite de l'activité » universitaire, à laquelle ils sont incités.

Parmi eux, les quelques 20 000 étudiants des 20 écoles nationales supérieures d'architecture (Ensa) du pays. De tous niveaux, de la Licence 1 au Master 2, ils ont dû recréer, voire inventer, en l'espace de quelques jours, un lieu d'apprentissage et de travail confortable et évolutif.

Cette auto-publication met en lumière le travail d'auto-enquête réalisé par les étudiants inscrits en licence 2 à l'ENSAB au travers de 16 récits collectifs permettant de cerner la puissance de transformation des modes de vie et de l'espace domestique par cette crise sanitaire.